

# Le Samedi

VOL. III.—NO 2.

MONTREAL, 20 JUIN 1851

(PAR ANNEE \$2.50  
LE NUMERO 5 CTS

DE L'ARGENT BIEN GAGNE



*La maman.*—Tu sais, Lili, ce n'est pas comme chez nous à l'hôtel, il faut savoir se tenir. Je te donne un sou chaque soir si tu restes propre toute la journée.  
*Lili.*—Un sou ! Non ! Ça en vaut dix. Ça va me faire bien de l'ouvrage, va, que de me garder propre.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, M<sup>r</sup>. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 20 JUIN 1891.

## CHASSE-SPLEEN

Je hais les choses poussées aux extrémités ; les cors aux pieds, par exemple.

Par quelle transformation le coureur qui a gagné la course part-il à pied pour arriver à la tête ?

Rien ne vaut tant que d'avoir de l'esprit : rien ne sert comme de pouvoir s'en passer ; c'est le secret du tact.

"Non, disait un malade, je ne suis pas pour me laisser mourir de faim pour le plaisir de vivre quelques jours de plus."

Ce qu'il y a de plus difficile pour un vidangeur, ce n'est point de renoncer à Satan et à ses œuvres, c'est de renoncer à... ses pompes !

On dit que les vaches ne vivent que quinze ans. Mais ceux qui sont en pension ne peuvent pas croire qu'elles meurent si jeunes.

Il devait être un fameux reporter celui qui a écrit au sujet d'une vieille fille de quatre-vingts ans : "La pauvre jeune fille est morte à un âge avancé."

Pour un ivrogne, les cinq vertus théologiques sont : une figure de bronze, des nerfs d'acier, des poumons de cuir, un cœur de roche et un foie d'amiante.

En fait de prêts, le sort me traite  
Avec grande inhumanité :

Je perds l'affection de ceux à qui je prête,  
Si je ne perds l'argent que je leur ai prêté.

"L'amour et le respect dans le mariage et dans les relations de famille sont les fondements de la civilisation américaine," a dit un philosophe des États-Unis. Mais on se demande avec quoi ils ont fait les fondations de Chicago ?

"Il m'est inutile, mademoiselle, disait un photographe, de vous demander de prendre un air plaisant, vous ne pouvez pas en prendre d'autre." Et le tour était joué. Le photographe avait obtenu l'expression qu'il désirait.

Il faut avoir du tact pour organiser les santés dans un banquet public. Ne faites pas comme le président d'une de ces fêtes qui avait prié un homme à qui il manquait un œil, une oreille et une jambe, de répondre à la santé de "Nos membres absents."

Il faut toujours peser ses paroles et ne pas faire comme ce ministre, qui, dans une oraison funèbre d'un grand général dont il vantait le caractère aimable, terminait ainsi son sermon : "Oui, on peut le dire en toute vérité, le regretté défunt n'a de sa vie rencontré un seul ennemi."

## MOTS D'ENFANTS

Père conservateur résumant une leçon sur les partis politiques à son fils. — Maintenant que tu vois que c'est Sir John A. MacDonald qui a tout fait et que c'est M. Laurier qui a tout combattu, qui est-ce que tu voudrais être ?

Le fils. — M. Laurier, papa.

Le père surpris. — Comment ! Pourquoi cela ?  
Le fils. — Parce que M. Laurier est encore vivant.

Le père. — Voyons, Fernand, est-ce que tu n'aimes pas cela, de l'aloïse ?

Fernand. — Oui, j'aime ça.

Le père. — Alors, pourquoi ne manges-tu pas ?  
Fernand. — J'aime bien ça, mais donne m'en donc un morceau qui n'a pas tant de soies de cochon.

La mère. — Tu as été battu aujourd'hui à l'école, veux-tu me dire pourquoi ?

Charlie. — Tu sais, le maître m'a demandé combien un homme avait de dents, et j'ai répondu : "Plein la gueule." Est-ce que ce n'est pas ça ?

Juliette. — Maman, ça me fait bien de la peine de dire cela de tes amies, mais je crois que les gens chez qui nous sommes allés dîner aujourd'hui sont bien mal élevés.

La mère. — Comment ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Juliette. — Je veux dire que dans l'avant-midi, j'ai été obligée de demander quatre fois du gâteau. Ils ne m'en offraient jamais.

La mère. — Willie, je n'ai pas voulu te battre aussi fort, viens que je t'embrasse.

Willie. — C'est parfait ! maman ; je n'avais pas pris assez de confitures, je vais retourner en prendre pour ce que tu m'as battu de trop.

Maître d'école. — Pourquoi arrivez-vous si tard à la classe ?

L'élève. — Ils ont arrêté un voleur à la station de police, et maman m'a envoyé voir si ce n'était pas papa.

## TROP AMOUREUSES

Le mari. — Je t'en prie, ma femme, ne fais donc plus de tartes aussi affectueuses que celles-ci.

La femme. — Affectueuses ! Explique-toi, je ne te comprends pas.

Le mari. — Mais regarde donc ; elles s'aiment tellement que le dessus et le dessous ne laissent pas de place aux confitures.

## BIEN PLUS HONNÊTE.

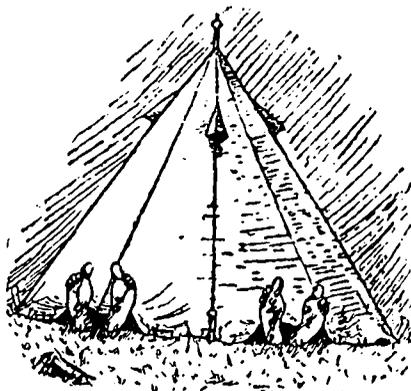
Jos. — Pourquoi Bob n'est-il pas reçu dans la société aussi bien que Paul ?

Nip. — Tu sais, son père a déjà volé une banque.

Jos. — Celui de Paul aussi !

Nip. — Oui, mais celui de Paul a gardé l'argent tandis que l'autre l'a remis et n'a plus le sou.

## Notes de nos artistes en voyage



At Club Shamoungan

## PAS DE CHIEF D'ACCUSATION

Juge. — Une affaire de Poker, n'est-ce pas ?

Etudiant. — Oui. Mon ami et moi, nous faisons une petite partie tranquille...

Juge, (s'intéressant). — Oui.

Etudiant. — Et il ouvre la poule d'une piastre.

Juge, (plus intéressé). — Oui ?

Etudiant. — J'entre au jeu, et je prends cinq cartes.

Juge, (de plus en plus intéressé). — Oui ?

Etudiant. — Je prends une paire de deux, il jette une piastre, j'accorde...

Juge. — Avec une paire de deux ?

Etudiant. — Oui.

Juge. — Je renvoie l'accusation ; ce n'est pas du poker cela.

## A BAS LES INSULTEURS

Signor Tunituppi. — Mon cher, on vient de nous insulter.

Signor Grindovera. — Veux-tu que nous soyons vengés ?

Signor Tunituppi. — Oui ! Vite, chargeons l'orgue de barbarie avec la Marche de Boulanger et le Home Sweet Home et cassons leur leurs oreilles.

## DANS LES LIMITES DE LA LOI

Négresse. — Je suis venue pour connaître la loi sur une question.

Magistrat. — Bien ! qu'est-ce que c'est ?

Négresse. — D'abord je vais vous dire que j'ai une fille.

Magistrat. — Oui.

Négresse. — Et ma fille a un amoureux.

Magistrat. — Très probablement.

Négresse. — Je ne puis pas le souffrir, et je ne veux pas qu'il rôde autour de ma maison. Qu'est-ce que je pourrais faire ?

Magistrat. — Ne lui avez-vous jamais fait entendre d'une manière quelconque que vous ne vouliez pas pas de lui ?

Négresse. — Oh ! vieille blanch ! Je lui ai dit de transporter sa carcasse ailleurs, ou bien que je lui fricasserais la tête. Ça bien l'air d'une manière quelconque, ça hein ?

Magistrat. — Et il est resté quand même ?

Négresse. — Comme vous le dites, et c'est justement pour cela que je vous parle. Je veux savoir jusqu'où je peux aller, ce que je puis lui faire, mais tout en restant dans les limites de la loi. Je lui ai parlé fort, je lui ai jeté de l'eau sale par la tête, je l'ai frappé avec un bâton, apostrophé de noms pas drôles, fait mordre par mon chien, menacé du pistolet, et ça n'a rien fait, il revient toujours. Puis-je aller plus loin sans enfreindre la loi ? Par exemple : je ne pourrais pas me cacher à la noirceur dans la cour et lui jeter une hache par les jambes, ou bien est-ce que mon pistolet ne pourrait pas partir par accident ?

Magistrat. — N'avez-vous pas essayé des moyens conciliants ?

Négresse. — Mais c'est ce que j'ai fait dès le commencement. Par exemple, je l'ai pris par le collet, et l'ai fait sauter par-dessus la clôture.

## DENT POUR DENT

Emma. — Maintenant que nous sommes mariés, me pardonneras-tu si je te dis que mes dents sont fausses ?

Horace (dans un élan). — Eh ! jour de jour, que tu me fais plaisir ! Tiens, j'étouffais sous ma perruque !

## SUR LE MÊME PIED

Le juge, (forcé de partager son lit). — Dites donc Pat, en Irlande il vous aurait fallu marcher longtemps avant d'avoir l'honneur de coucher avec un juge ?

Pat. — Oui, votre honneur, et il vous aurait fallu marcher longtemps vous aussi pour être fait

LE CHIEN CONDUCTEUR DE CHIARS

(Pour le SAMEDI)

Tout le monde connaît de combien d'intelligence est doué le chien. Pour peu qu'on le dompte, on lui fait faire tout ce qu'on désire. Voici à ce propos une anecdote racontée par un vieux mécanicien du Colorado :

" Du temps que je conduisais mon train, j'avais un chien du nom de *Capitaine*. Partout où j'allais, mon *Capitaine* y venait et c'était lui qui, le panier entre les dents venait porter mes diners à bord de la locomotive. Je l'avais dressé à ma manière, et sur un signe de moi, il sonnait lui-même la cloche. Se promener sur l'engin, descendre sur la charrue et revenir n'était qu'un jeu pour lui. Aussi, rien ne lui était impossible. Tout le monde le connaissait. Je me rappellerai toujours entre autre, la circonstance où je lui dâs la vie.

" C'était un soir de tempête, mais une tempête affreuse, horrible, et le temps était noir à faire peur. Je filais vers Chicago sur le *Lake Shore* et il n'y avait plus qu'une petite distance à franchir. Près d'une gare avoisinant Chicago, j'arrêtai mon train pour prendre des ordres. Mon compagnon et moi nous descendîmes et *Capitaine* aussi. Après une heure d'attente, le chef de gare donna le signal de laisser la voie principale et de prendre une espèce de ligne de ceinture qui nous conduisait pareillement à Chicago. Aussitôt signalé, aussitôt fait ; mais comme mon chauffeur voulait pousser l'aiguille d'évitement *Capitaine* lui sauta dessus et ne voulut jamais le permettre. Nouveaux efforts, nouvelles protestations. A la fin, fatigué et inquiet, l'individu vint me trouver et me dit : ' Dis donc, Charlie, quelque chose va mal, et je ne suis pas pour toucher à cette *'switch'*. D'abord je voulus rire de lui, mais quand je vis sa figure pâle et défaite, je commençai à croire qu'en effet, il pourrait bien y avoir quelque chose. Ici, le conducteur de gare nous cria d'avancer, et demanda un peu brutalement pourquoi on ne suivait pas les ordres donnés de la gare ; mais pour toute réponse, un train à toute vitesse déboucha de l'embranchement même que nous devions prendre et fit siffler l'air en passant près de nous.

" N'eût été que l'instinct animal, mais sûr, de mon pauvre *Capitaine*, une collision aurait inévitablement arrivé, et moi le premier j'y aurais perdu la vie."

Le SAMEDI accuse réception du " Hoffman's Catholic Directory and Clergy List Quaterly." Ce sont deux magnifiques volumes et très utiles. Ils forment une liste complète des noms de toutes les cathédrales, églises et chapelles catholiques des Etats-Unis et du Canada, ainsi que les noms de tous les prêtres et religieux de ces deux pays. Ce sont deux livres excessivement utiles et que tout le monde devrait se procurer. Nous remercions bien cordialement MM. Hoffman & frères de leur envoi si généreux, et si nous n'avons pas répondu immédiatement, c'est dû à une erreur involontaire de notre part.

Le WORCESTER CANADIEN nous a fait don également du Recensement Officiel des Canadiens-français de Worcester. C'est un très beau volume, bien utile à tout le monde et en particulier à ceux qui ont des connaissances, des parents ou des amis, qui, partis du Canada, demeurent maintenant dans Worcester. L'éditeur de ce volume est Mr. J. Arthur Roy. Nos remerciements les plus sincères pour l'envoi du Recensement Officiel.

UN ANGE PHOTOGRAPHIÉ

Il y a actuellement dans la ville d'Atlanta, aux Etats-Unis, dans une vitrine du magasin de M. J. R. Smith, un portrait de John Taylor, lequel attire énormément la curiosité de la foule ; et voici pourquoi. Pendant un orage, une éclair vint frapper le portrait, en défit le cadre, et imprima sur le papier la photographie d'un ange avec de grandes ailes blanches, étendues au-dessus de la tête de Taylor. Les bras de l'ange entourèrent le cou et la main droite du portrait tient un bouquet. La position de l'ange semble signifier protection et bénédiction. La ligne noire que décrit la course de l'éclair, s'arrête juste au-dessus de la tête de M. Taylor, comme si l'ange s'était placé là pour le protéger.

Que de gens, portés à la superstition, ont cru que c'était un avertissement du ciel indiquant que Taylor était un saint, jouissant de tout le bonheur promis aux élus, etc., etc.

Cependant, M. Smith, le propriétaire, explique ainsi le phénomène. Au dos d'une carte photographique placée tout près du portrait, se trouvait l'image de l'ange photographié. Il suppose

que les fluides électriques qui ont touché au cadre se trouvant en contact avec la photographie dans laquelle il entre beaucoup de compositions chimiques, ont produit ce phénomène assez curieux de reproduction sur la gravure contigue. Tout de même des milliers de personnes viennent voir le cadre miraculeux, et c'est à qui fera le plus de commentaires.

CE QU'ON NE VERRA JAMAIS

Un cas de divorce qui ne sera pas "extraordinaire."

Un procès pour rupture de mariage qui ne sera pas "amusant."

Une tragédie qui ne sera pas "douloureuse" ou "horrible."

Un suicide qui n'est pas "triste."

Un scandale qui ne compromettra pas quelques membres de la haute société et qui ne sera pas "pétillant de révélations piquantes."

Un remède nouveau qui ne sera pas appelé à tuer ou à "faire des miracles."

La reproduction d'une pièce qui ne sera pas "un succès assuré" ou un vrai fiasco."

Une élection partielle qui, selon la politique du journal, ne sera pas "une grande victoire" ou "un succès moral."

Un meurtre qui ne sera pas une grosse affaire, avec des indices telles que la trouvaille d'un couteau, le soupçon sûr d'une douzaine de personnes aux visages sinistres, et qui finira par rien.

UN PAYS DIFFICILE POUR LES ALLEMANDS

DEVANT LE RECORDER

*Voyageur allemand donnant sa déposition contre un hôtelier de Lachine.*—Je suis de passage dans le pays, je voulais connaître les environs de Montréal. J'arrête chez cet hôtelier qui me dit que je pouvais avoir à manger. Alors je lui demande de la sauerkraut et à ma grande surprise, il me jette à la porte avec un grand coup de pied, en me disant : "La voilà."

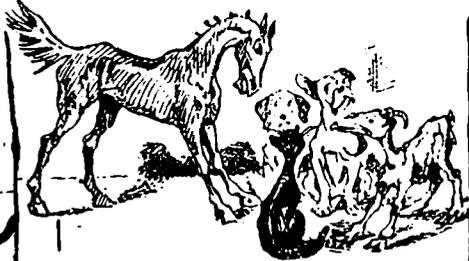
*Le prévenu.*—Il me demandait de la *sort-crotte* : je lui en ai donnée, Votre Honneur.

AVANT TOUT DE L'APLOMB



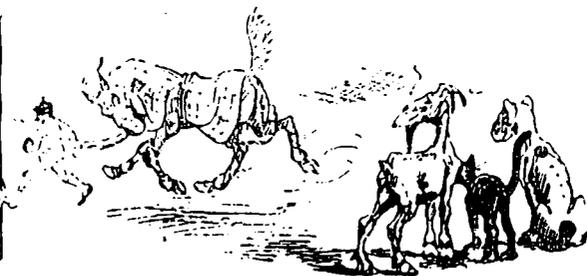
I

—Suivez-moi bien, durant la présente saison, leur dit Pasarran. Je vais vous en faire gagner de cet argent !



II

*Après les courses de Blue Boubou.*—Vous n'êtes pas assez naïfs pour croire que j'étais pour gagner la première bourse ! Vous ne me prenez pas pour un fou ?



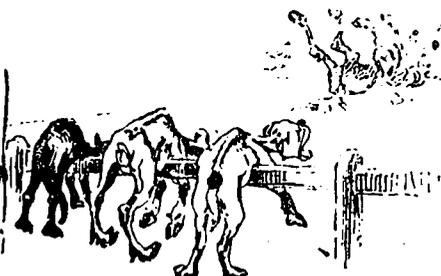
III

*Partant pour les courses de Lépin.*—Vous allez voir, mes petits agneaux, ce que c'est qu'un cheval.



IV

*(Après les courses).*—Eh ! ben ; parceque je n'ai pas été bien mené ! Est-ce ma faute ? Du reste, ça va vous permettre de gagner bien plus gros sur les courses de Bel-Air.



V

*Après les courses de Bel-Air.*



VI

*Mais ces amis fidèles ils le suivent plus que jamais, surtout de puis qu'il est devenu saucisse.*

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Avant de lâcher la bride à son fils, M. Prudhomme lui communique quelques sages réflexions :  
 -- Dans la vie, mon enfant, tout n'est que contradictions. Entre mille exemples, remarquez déjà celui-ci : les gens de bas étage sont précisément ceux qui, en général, demeurent le plus haut.

Nos domestiques :

-- Sophie, je ne suis pas contente de votre service et je vous donne vos huit jours.  
 -- C'est comme Madame voudra, mais j'ai eu m'en allant la consolation de savoir que si mon service ne plait pas à Madame, le service de Madame me plaisait beaucoup.

Interrogatoire :

-- Prévenu, vous avez abordé une jeune fille qui était tout en larmes, sur un banc du Palais-Royal.  
 -- Oui, Monsieur le président.  
 -- ... Et sous prétexte de la consoler, vous lui avez volé sa montre, une vieille montre de famille...  
 -- Je croyais que c'était un oignon qui la faisait pleurer !



## NOS CHÉRIS

Maitre d'école. -- Ça, c'est des bons petits enfants de venir au catéchisme le dimanche !

Lili. -- Oui ; maman nous a dit que si nous allions au catéchisme, nous ne serions pas à la peine d'aller aux vêpres. C'est bien moins long.

A la foire au pain d'épice.

Le patron d'une arène athlétique hurle son boniment dans un porte-voix :

-- Entrez, Mesdames ! entrez Messieurs ! On va commencer, on commence ! C'est ici la vraie lutte pour la vie !

-- Blagueur ! lui reprend le pitre. Dites donc plutôt que c'est l'avis pour la lutte !

Un employé de ministère vient consulter le docteur X...

-- Toujours ces somnolences, jeune homme ?

-- Oui, docteur ; mais c'est surtout au bureau que j'en souffre...

Deux médecins, très occupés, se rencontrent et causent de l'influenza.

-- Vous devez avoir bien à faire ? demande l'un.

-- Ne m'en parlez pas ; je n'ai pas une minute à moi. Je suis éreinté, sur les dents. Les malades tuent leurs médecins en ce moment.

La revanche ! répond philosophiquement l'autre.

A la foire aux jambons :

-- Je désire que mes jambons soient absolument de la même qualité.

-- Soyez tranquille, Monsieur, ils sont tous les cinq du même cochon !

L'enterrement est indiqué pour midi précis ; il est midi et demi et le corbillard n'est pas encore arrivé.

L'héritier, s'adressant à l'ordonnateur :

-- On ne fait pas poser le monde comme ça, s'écria-t-il. Tous les invités sont là depuis une heure et ils ne savent sur quel pied danser !

Le docteur X... est un homme absolument bien élevé.

L'autre jour, il est appelé auprès d'un malade qu'il trouve déjà entouré d'une nuée de collatéraux à l'œil brillant.

Quand il sort de la chambre du malade, qu'il a vu seul, tout le monde l'entoure demandant des nouvelles.

Lui, embarrassé :  
 Mon Dieu, je ne voudrais pas être un oiseau de mauvais augure, mais je suis obligé de vous déclarer que, cette fois-ci, ce ne sera encore rien.

Des enfants font des rêves d'avenir.

-- Moi, je voudrais être un grand poète.

-- Moi, un grand peintre.

-- Moi, un grand général.

-- Et toi ? demande-t-on au plus petit

-- Moi, je voudrais être ministre plénipotentiaire ou cardinal camerlingue.

En voilà une idée ! Et pourquoi ça ?

-- Pour savoir ce que c'est !

-- Dis donc : tu viens de toucher de l'argent ?

-- Oui, et pas mal.

-- Alors, prête-moi un louis.

-- Impossible ! c'est tout en pièces de cent sous !

A un Parisien qui revient de voyage :

-- Vous êtes un peu pâlot ?

-- En wagon, j'allais à reculons et ça m'a un peu barbouillé.

-- Pourquoi n'avez-vous pas changé de place avec votre vis-à-vis ?

-- Pas possible... j'étais tout seul !

M. et Mme Coupunliard examinent les restes d'un dîner de la veille.

-- Tiens, dit madame, voilà une poire qui commence à se gâter, il faudra la donner à la bonne.

Oh ! dit monsieur après un nouvel et minutieux examen, elle n'en est pas encore là !

A la sortie d'une messe de mariage :

-- Y avait-il de jolies toilettes ? demande-t-on à Grosbinet.

-- Adorables : des robes claires d'une richesse éblouissante.

-- La mariée était en blanc ?

-- Naturellement.

-- Et le mari, comment était-il ?

-- En foncé !

## NOS CHÉRIS



La maman. -- Tu vas demander pardon au bon Dieu de ta désobéissance.  
 Juliette. -- Quelle désobéissance ?  
 La maman. -- Quand je t'ai laissé prendre une orange, je t'avais dit de donner la part du lion à ton petit cousin et tu as tout gardé.  
 Juliette. -- Fallait bien, maman ; les lions, ça ne mange pas d'oranges.

Le fils d'un fermier explique à son camarade d'école comment le blé pousse.

-- Ça se fait toujours de la même manière. Quand on sème le blé, on met du fumier dessus.

Alors, comme le blé n'aime pas le fumier, qui est d'une odeur désagréable, il s'empresse de sortir de terre et de monter le plus haut qu'il peut pour ne plus le sentir.

Dédié aux étymologistes.

Origine du mot *saperlot* :

Quand Loth vit que sa femme était changée en statue de sel, il ne resta point dans le *statu quo* ; il s'écria : *Ça perd Loth !*

Symphonie :

-- Je viens d'acheter du linge damassé.

-- Vous avez donc de l'argent d'amasé ?

-- Dame ! assez !

## NOS CHÉRIS



Tomme dont la mère est curée. -- Maman, tu ferais bien de beurrer ton pain sur les deux côtés.

La jeune mère. -- Pourquoi cela ?

Tomme. -- C'est parce que le monsieur, il disait tout l'heure à son ami qui est parti, que si tu savais distinguer de quel côté est beurré le pain, tu deviendrais sa femme.

CONSCIENCIEUX



*Succès, le samedi mort.* — Vois-tu cette maison ?  
*Mario, l'aveugle.* — Durant les heures d'affaires, je ne vois absolument rien.

— Impôts sur les blés durs... Qu'é qu'est que ça, les blés durs ? dit Boireau.

— Dame ! ça doit être les blés qui servent à faire le "pain rassis".

A la fin d'un repas, un Monsieur se lève et d'une voix solennelle :

— Mesdames, permettez moi de porter un toast...

Le garçon, intervenant brusquement :

— Pardon, je ne le souffrirai pas. Je suis là, moi, s'il y a quelque chose à porter.

Bébé cause avec sa grande sœur :

— Dis, petite sœur, quel jour es-tu née ?

— Le 22 mars.

— Ah !... et maman ?

— Le 27 mars.

Bébé réfléchit un gros moment ; puis, interrompant de nouveau sa grande sœur ?

— Alors tu es née avant maman, toi ?

Un pauvre diable était accusé d'avoir volé un pain à l'étalage d'un boulanger ; le délit était constant et le prévenu avouait le fait.

— Messieurs, disait-il au tribunal pour s'excuser messieurs, quand le loup a faim...

— Accusé, reprit sévèrement le président, quand le loup a faim, il travaille !...

Un cavalier, aussi peu maître de lui que de sa monture, frise maladroitement un piéton.

Celui-ci raille, le cavalier se fâche et tend sa carte au promeneur :

— Voici mon adresse, monsieur.

Eh ! va donc ! donne-la à ton cheval, il pourra te ramener chez toi !

Le jeune Tommy vient de voir défilé un régiment musique en tête.

— Oh !... comme c'est beau !... s'écrie-t-il, en battant des mains ; mais, dis-moi, petite mère, à quoi qu'ils servent ceux qui ne jouent pas de la musique ?

Une bonne coquille qui n'a pas dû plaire à la jeune femme qui en a été victime.

Un de nos confrères, faisant l'éloge d'un volume de vers qui a pour auteur un bas-bleu, débutait ainsi :

"L'Olympe de la poésie compte une *buse* de plus."

En police correctionnelle :

— Prévenu, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

— Pas un sou, mon président. Il ne me restait que deux dollars, et je les ai donnés à mon avocat.

VARIÉTÉS

(Pour le SAMEDI)

Peut-être Coquelicot regarde-t-il le savon comme une chose nuisible à la santé, il est d'une malpropreté révoltante. L'autre jour, il arrive à un rendez-vous en disant :

— "J'étais en retard ; aussi ne suis-je pas venu à pied.

— Cela se voit à tes mains, lui répond Carlo.

Mlle Jemique passe pour la fille légitime d'un de ces volatiles échassiers qu'on appelle grues.

Mais une femme, fût-elle bête à manger de l'herbe, a toujours, une fois dans la vie, quelque lueur d'intelligence.

Un viveur émérite, M. Champion, ayant à lui témoigner sa reconnaissance, n'a rien trouvé de mieux que d'envoyer à la demoiselle, une botte de foin. Celle-ci

fort irritée d'abord, en prit bientôt son parti. Elle écrivit le mot suivant à l'auteur de cette maligne épigramme :

Mou cher ami, j'ai reçu le foin, j'attend le cheval.

— Au guichet d'un bureau de poste :

— Monsieur, un timbre-poste de quatre sous ?

— Voilà.

— Merci, monsieur ; combien ?...

Extrait d'un journal :

"Une paysanne de Saint-Jean-du-Désert, a mis fin avant-hier, à ses jours en se jetant dans un réservoir. D'après le rapport de M. Frédéric, médecin, la mort de cette malheureuse femme a été le résultat d'un suicide."

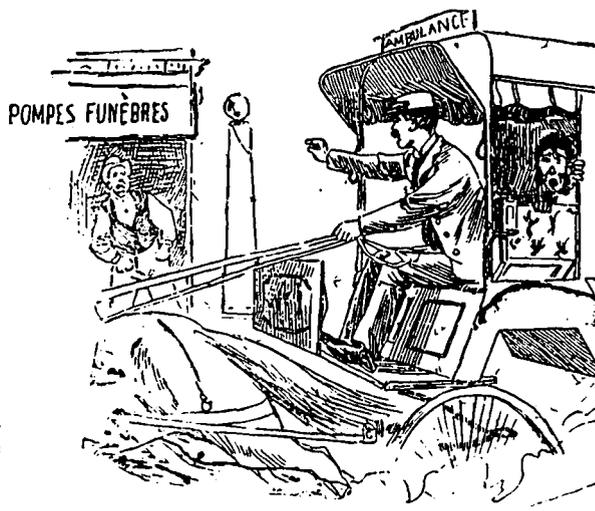
Le célèbre chirurgien X... est un amputeur des plus acharnés. Pour un simple mal d'aventure au doigt, il couperait les deux jambes à un ami.

Voyez un peu ce qui attend un étranger.

Un jour, un pauvre diable lui tombe entre les mains. Il coupe, rogne et détaille à tel point son patient que l'opération finie, son interne embarrassé lui demande :

— Monsieur, quel morceau faut-il remettre dans le lit ?...

UN VOYAGE DE PLAISIR



*Cocher de l'ambulance ramenant un blessé, mais qui a un message à laisser en passant.* — M. Dumaine, envoyez donc à l'hôpital un cercueil No 6, pour une personne qui va mourir. Nous en aurons besoin pour quatre heures.

Un homme vous protège parce qu'il vaut, une femme parce que vous valez : voilà pourquoi, de ces deux empires, l'un est si blessant et l'autre si doux.

Parlons un peu de la politesse américaine.

C'était à la suite d'un dîner où près de vingt personnes se trouvaient réunies.

Le maître de la maison, un financier de trente-cinq ans, allume un cigare et présente la boîte à ses invités :

— Mesdames, dit-il à la plus belle moitié de ses convives, si la fumée du tabac vous incommode, vous pouvez sortir !

On parlait d'un directeur de théâtre dont l'économie est passée en proverbe.

Je l'ai trouvé quelquefois fort obligeant, disait un des causeurs.

— Moi, reprit un autre, je lui avais emprunté un mouchoir... il m'a réclamé une paire de draps.

Un misérable soupçonné de plusieurs incendies, est enfin arrêté par les gendarmes.

Ils le fouillent, et trouvent sur lui un paquet d'allumettes compromettant ;

Que vouliez-vous faire de cette boîte d'allumettes ?

— Je voulais me brûler la cervelle.

ALINE et JEANNE

Carleto., 9 juin 1891.

ON NE SAURAIT TROP FUIR LES OCCASIONS



(Au restaurant)

*Émancipé de petits verres.* — Merci ; j'ai pris la tempérance ; j'ai mon billet dans ma poche.

*Consommateur.* — Qu'est-ce que ça me fiche, votre billet ? Je ne vous ai pas invité à boire.

*Émancipé de petits verres.* — C'est bien tant mieux ; c'était pour vous avertir de ne pas m'en offrir ; vrai, je crois que j'aurais succombé.

UNE MANIÈRE COMME UNE AUTRE

Rose. — Qu'est-ce que papa a dit ?

Alfred. — Il m'a montré la porte.

Rose. — Et vous, qu'avez-vous dit ?

Alfred. — J'ai dit que c'était une bien belle porte, en noyer noir ; mais que ce n'était pas de cela que je voulais lui parler. Cela l'a fait sourire, et deux minutes plus tard, j'avais son consentement ; vous étiez à moi.

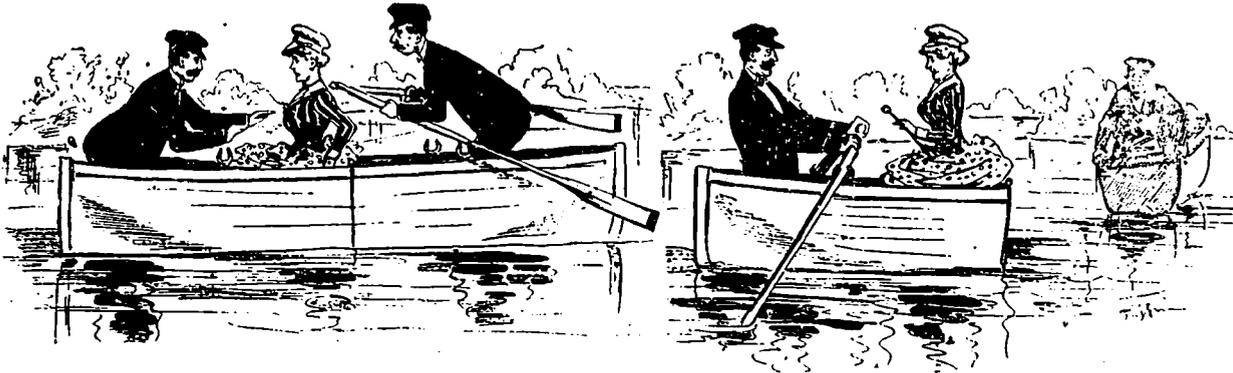
UN RASEUR PRÉCOCE

*Grimacé.* — Tiens, voici Bellelune qui vient ; je te parie une piastre qu'il ne peut pas répondre à la plus simple question sans dire une bêtise.

*Ritfort.* — J'accepte. Hello, Bellelune ! Tu as l'air bien frais, aujourd'hui. A propos, qui est ton barbier ?

*Bellelune.* — Je n'en ai pas ; je me rase moi-même depuis que je suis au monde.

## LA BARQUE A LA MODE



I  
Charles Manglavin. — Alfred, c'est à ton tour de prendre les rames.

II  
Alfred (au moment où Lucie retire la cheville qui retient les deux parties de l'embarcation). — Volontiers, mon cher ; où veux-tu que nous allions ?

l'atout, il a ainsi la chance d'avoir plus d'atouts dans sa main. En général, il vaut mieux être très fort ou très faible dans la couleur choisie. Si vous êtes très fort dans votre couleur, vous courez la chance de conserver votre as et votre deux, parce que vous pouvez forcer vos adversaires à épuiser leurs cartes de cette couleur et à jouer leur atout. Lorsque vous jouez en troisième main, il est sage que vous preniez la levée avec le dix s'il est assez fort ; ou bien, si vous êtes obligés

## COMMENT L'ON FAIT SON DROIT

(Pour le SAMEDI)

Quand la fontaine paternelle  
Pour nous ferme son robinet ;  
Quand le tourtereau, traînant l'aile,  
A perdre jusqu'à son duvet,  
D'un pas lesté on court chez "ma tante."  
Là, par un guichet, noir, étroit,  
Habit, gilet, tout se brocante ;  
Voilà comme l'on fait son droit.

Auteurs latins, auteurs d'Athènes  
Chez le bouquiniste s'en vont ;  
On déjeune d'un Démosthènes  
Et l'on soupe d'un Cicéron.  
Phèdre, Catulle, et même Horace  
Semblent fort clairs quand on les hoit ;  
Jusqu'aux cinq codes, tout y passe ;  
Voilà comme l'on fait son droit.

Tout est vendu, quelle ripaille !  
Hôtel meublé, noces, festins !  
Plus tard on couche sur la paille ;  
Telle est la rigueur du destin.  
Au père alors, naïf et tendre,  
On écrit quelque mot adroit ;  
Toujours papa s'y laisse prendre ;  
Voilà comme l'on fait son droit.

Quand on n'a plus un sou qui vaille,  
Que le tailleur montre les dents,  
Que le cafetier se bataille  
Pour avoir quelque argent comptant ;  
"Amis, dit-il, buvons des "flottes"  
"A la République, à ses lois ;  
"C'est elle qui paiera vos notes !"  
Voilà comme l'on fait son droit !

A. DOUGADOS.

Montréal, juin 1891.

## NOUVELLE PARTIE DE CARTES SE JOUANT A TROIS PERSONNES

(Pour le SAMEDI)

Tous les joueurs de cartes savent combien peu de jeux peuvent convenir à trois personnes. C'est une lacune et beaucoup se trouvent souvent ennuyés de ce qu'ils n'ont rien à leur disposition. C'est afin de remplir ce vide, que nous allons donner aux lecteurs du SAMEDI l'explication d'une nouvelle partie très intelligente et très intéressante.

Ce jeu s'appelle "Les Trois." Quoiqu'en général le nom vienne de la place où il prend naissance, celui-ci tire son nom de son utilité même.

Les cartes ont la même valeur que celles du Whist ou du Dix, excepté que l'as est la plus faible, le roi la plus forte.

On se sert d'un jeu complet.

On donne à chaque joueur neuf cartes ; trois chaque fois.

Quand les cartes sont classées dans chaque jeu, le voisin du donneur nomme la couleur qu'il préfère comme étant la sienne. Les deux autres choisissent aussi la leur à leur tour. La quatrième couleur, c'est-à-dire celle qui n'a pas été choisie, devient naturellement l'atout.

Celui qui doit jouer le premier joue une carte quelconque, et celui qui fait le pli joue ensuite le premier jusqu'à ce que les neuf cartes soient épuisées. Naturellement, on doit toujours fournir. Si le joueur ne peut le faire, il peut se débarrasser d'une carte qu'il croit lui être nuisible ou couper avec de l'atout, selon son plaisir. Les points qui comptent sont : l'as, le dix et le deux. Le joueur qui a choisi le cœur, par exemple, est obligé de sauver l'as, le dix et le deux de cœur. Si non, il perd un point pour chaque carte.

Chaque as, dix et deux qu'il prend dans les autres couleurs, compte un point. Ceux de sa propre couleur ne comptent rien pour lui-même ; mais chaque as, dix ou deux qu'il manque, lui vaut un point de moins.

Quand les neuf cartes ont été épuisées, on distribue celles qui restent en donnant deux fois trois et une fois deux et celle qui reste est retournée.

Celui qui a fait la dernière levée au tour précédent joue le premier ; mais il doit jouer de la couleur indiquée par la carte retournée. S'il ne peut pas, le suivant prend son tour, et si la chose devient nécessaire, c'est le troisième qui joue.

Si, comme la chose peut arriver, la carte tournée est une "treizième," c'est-à-dire, la dernière de cette sorte, le suivant du donneur peut jouer le premier avec une carte de sa couleur. S'il n'en a pas, c'est au second à jouer de sa propre couleur, ou à son défaut, au troisième. La plus haute carte prend la levée, et si l'on n'a pas de quoi fournir, on coupe avec de l'atout.

Si la première levée de ce second tour est prise par la carte tournée, on laisse cette levée à découvert sur la table et celui qui fait la dernière a le droit de l'emporter. Dans ce cas, quand c'est la carte tournée qui a pris, c'est le suivant du donneur qui ouvre au coup suivant de la couleur qu'il veut.

Ordinairement le nombre de points dans une partie est de neuf, mais on peut l'augmenter à son gré. Celui qui a le plus de cartes, compte un point. Chaque as, dix et deux, qui n'appartient pas à la couleur choisie par un joueur, compte un. Ceux de sa propre couleur ne lui valent rien, et s'il lui en manque, chacune des manquantes lui fait perdre un point.

Lorsque l'as et le deux de la couleur qu'on nomme se trouvent dans sa main et qu'on doit jouer le premier, il devient très difficile de les sauver. C'est pourquoi le donneur qui se trouve le troisième à parler peut choisir dans sa couleur celle dont il a le moins des deux couleurs qui restent. Comme la couleur qui reste est

de le faire, de couper avec l'as ou le deux d'atout ; car il est bon de se rappeler que l'as est la plus faible carte et que même le deux est plus fort.

Le plus grand nombre de points qu'un joueur puisse faire, est de dix. Il faut pour cela qu'il ait les cartes, les quatre dix, les quatre as et les quatre deux. Le moins qu'il puisse faire est trois en dessous, c'est-à-dire, il ne prend rien du tout et perd ses trois cartes. S'il prend simplement l'as, le deux et le dix de son propre atout, il n'a rien du tout ; mais il ne perd rien non plus.

C'est un jeu assez intéressant, qui mérite d'être essayé.

## TANT S'EN FAUT.

Alice.—Si tu voyais le bébé d'Adèle ! Un vrai petit chérubin. Des beaux petits yeux bleus, une petite bouche rose et délicate, des traits délicats ; oh, mais il est beau ! on dirait que les anges l'ont emporté sur la terre.

Paul.—Est-il aussi joli que le nôtre ?

Alice.—Tu n'es pas sérieux ? Il s'en manque de la moitié qu'il soit aussi beau.

## L'INDÉPENDANCE EN POLITIQUE

Paul.—Papa, qu'est-ce qu'un partisan !

Le papa.—C'est celui qui vote toujours pour le même parti.

Paul.—Et un indépendant ?

Le papa.—Ah, celui-là, il est toujours de l'autre côté.

## POINT A ÉCLAIRCIR

Lord Anglais.—Réellement je crois que c'est mon droit d'épouser une américaine.

Ethel.—C'est comme on dit en chambre, un droit pour le revenu seulement, n'est-ce pas ?

## LA PÊCHE EST OUVERTE, MAIS...



Cela ne mord pas.

DANS UN GRENIER QU'ON EST BIEN  
A VINGT ANS



Premier troup. — Es-tu bien ?  
Second troup. — Non.  
Premier troup. — Des pailles dans le nez ?  
Second troup. — Des rats dans ma tuque.

PINCÉE DE CONSEILS

MOYEN DE RENDRE AU MAROQUIN ROUGE PAR  
L'USAGE SA COULEUR PRIMITIVE

Y a-t-il quelque chose de plus désagréable que d'être obligé d'abandonner des chaussures en maroquin lorsque le cuir est encore tout bon, mais que l'usage aura rougi ?

Assurément non.

Eh bien ! voici une recette qui fait merveille pour rendre au maroquin sa couleur primitive :

Battez bien les jaunes de deux œufs et le blanc de l'un de ces œufs, mêlez à part une cuillerée à potage d'eau-de-vie avec une cuillerée à thé de sucre en poudre.

Epaississez ce mélange à l'aide de noir d'ivoire, et ajoutez le tout aux œufs.

Appliquez une couche de cette composition sur vos chaussures et laissez sécher pendant quelques jours avant de vous en servir.

Vous aurez alors des bottines irréprochables... et pour longtemps, car ce mélange a la propriété de conserver le maroquin.

PROCÉDÉ POUR RELEVER LE POIL DU VELOURS

Lorsque la pluie a froissé ou couché le velours, il faut placer sur un gril garni de braise enflammée une platine en cuivre ; on recouvre cette platine d'un linge mouillé, et l'on étend le velours, le côté lisse de l'envers sur ce linge. Puis avec une brosse très douce on relève le velouté. Les vapeurs d'eau qui se dégagent du linge mouillé rendent cette opération facile. La plaque de cuivre peut être remplacée par un fer à repasser que l'on soutient à l'aide de deux briques.

PROCÉDÉ ARABE POUR ÉCARTER LES OISEAUX DES  
RÉCOLTES

En Algérie, comme dans tous les pays où il se trouve encore de vastes espaces non cultivés, les champs ensemencés ou couverts de récoltes sont beaucoup plus exposés aux déprédations des oiseaux que ne le sont ceux des plaines de la Brie et de la Beauce. La raison en est simple. En Beauce, vers l'époque de la moisson, les moineaux s'éparpillent sur un immense espace où ils trouvent à vivre dans l'abondance, tandis qu'en Algérie tous les oiseaux d'un canton se dirigent vers les mêmes points, et plus la surface cultivée est restreinte, plus ils s'y abattent en bandes nombreuses qui se renouvellent sans cesse. On comprend combien, dans de pareilles conditions, il devient difficile de protéger efficacement un blé presque mûr contre les rapines de la gent ailée. Les Arabes, d'après un bulletin agricole du Pas-de-Calais, emploieraient un procédé assez original pour préserver leur champ de blé ou de millet. Tout autour du champ ils plantent en terre, à plusieurs mètres d'intervalle, une série de pi-

quets : de la tête de ces piquets partent de fortes ficelles auxquelles sont attachés des lambeaux d'étoffes, des plumes et des chapelets de coquille d'escargot. Ces ficelles viennent aboutir à une espèce de guérite élevée au-dessus du sol où se tient un jeune garçon. Dès que celui-ci aperçoit une volée de maraudeurs prêt à envahir le champ, il secoue à la fois toutes les ficelles réunies dans sa main, et aussitôt cette multitude de haillons subitement mise en branle, la crépitation des coquilles qui s'entre-choquent, les cris perçants du gardien, effrayent tellement les oiseaux qu'ils s'enfuient à perte de vue. Pour peu que le vent souffle, l'agitation de l'air suffit pour faire voltiger les évantails et rendre inutile la présence du factionnaire.

Ce moyen est employé avec succès dans les jardins publics de Paris.

L'ART D'ÊTRE DU BON CÔTÉ

FABLE

Ayant eu, un jour, une querelle des plus violentes avec l'hyène, le loup résolut de la détruire. C'est pourquoi il alla demander conseil au lion.

—Tends-lui un piège, dit ce dernier ; et quand tu l'auras pris, dévore-le.

Le loup s'en alla et dressa un piège dans un sentier que son ennemie avait l'habitude de fréquenter.

Cependant, le loup n'eut pas de chance, car, au moment où, ricannant de joie, il admirait son œuvre achevée, il fit un faux pas et tomba lui-même dans le piège qui le retint lié. Quelques instants plus tard, le lion passa par-là.

—Juste ciel ! s'écria-t-il ; qu'est-ce que je vois !

—Me voici pris dans mon propre piège, répondit humblement le loup.

—Certainement, reprit l'autre ; et dire que j'étais venu dans l'intention de t'aider à dévorer l'hyène ; mais, étant donnée la situation que voici, c'est l'hyène que j'aiderai à te manger, toi.

—Comment protesta le loup ; puisque c'est en suivant ton conseil que j'ai dressé le piège !...

—C'est vrai répliqua le lion avec son calme majestueux mais j'ai donné le même conseil à ton ennemie, et, pour moi, il n'y a pas de différence, si je mange du loup ou de l'hyène.

Morale : L'avocat est toujours payé, quelle que soit l'issue du procès.

L'ÉTIQUETTE EN VOITURE.

Celui qui tient les guides doit être bien assis, les pieds réunis de même que les genoux, les bras près du corps : la main gauche, qui tient les quatre guides passées entre les doigts, se tient près de l'estomac, le dos de la main en dehors, afin de donner un peu de jeu au pognet. Le coude gauche ne doit pas quitter la ligne verticale de l'épaule.

Un autre détail a son importance, c'est le salut : en Angleterre, on salue du fouet ; mais pour se conformer aux belles traditions de la politesse, il vaut mieux retirer son chapeau de la main droite, après avoir fait passer son fouet dans la main gauche. C'est difficile, mais c'est beau !

IL L'AIMAIT TANT

—Drôle d'idée que tu as d'aller continuellement visiter les cimetières.

—Ah ! mon oncle, je voudrais tant vous trouver une bonne place.

EPIGRAMME

(Pour le SAMEDI)

I

A UN POÈTE QUI ME DÉDIAIT DE MÉCHANTS VERS

O rimeilleur, tes vers, pleins d'hiatus affeux,  
Qui semblent les échos d'un juron de tonnerre  
Sont si durs et si rocailleux  
Que celui qui les dit croit ronger quelque pierre.

II

TROUVÉ DANS UN ALBUM

Vous prenez un amant nouveau  
Combien de temps lui serez-vous fidèle ?  
—Oh ! cette fois jusqu'au tombeau.  
Vous pensez donc mourir bientôt, ma belle ?

Montréal, 1891.

ALBERT FERLAND.

PAS COMME SON PAYS

—Dans mon pays, il n'y a que des gens honnêtes.

—Ah bah ! ce n'est pas comme chez nous : quand on crie *au voleur* !... tout le monde se sauve.

THÉÂTRE-ROYAL



Ainsi qu'il avait été annoncé, Zera Semon est ici avec sa troupe de variétés. Le magicien attire toujours le monde, mais lorsqu'il est réellement fort, la foule augmente et on est obligé de mettre des sièges de réserve. Il en a été ainsi toute cette semaine. Car en outre des attractions annoncées, on distribue après chaque représentation une quantité de jolis petits cadeaux et c'est à cet endroit qu'il faut voir l'empressement de la foule pour saisir un de ces objets. Zera Semon est un magicien très fort ; il fait des passe-passe vraiment remarquables. Comme ventriloquiste, il est bon et très amusant. Les frères Reed, dans les ombres chinoises, sont magnifiques et font rire l'auditoire du commencement à la fin. Healy et Costello ont été bien goûtés dans leurs originalités. Pour clore la séance, la scène des marionnettes est très appropriée et bien réussie. On répètera ces variétés encore samedi, matinée et soir, afin de donner une chance d'y assister à à ceux qui n'ont pas pu le faire jus-qu'à présent.

La semaine prochaine viendra une compagnie nouvelle "Turner English Gaiety Girls."

COMPENSATION



Isabelle. —Ma tante, le soleil va faire changer ma robe rose.  
La vieille tante. —Laisse faire ; il te remettra ces couleurs-là sur les joues.

POUR ATTRAPER LE TRAIN

UN MOYEN INFALLIBLE



I  
—Hello, (s'écrie Smith.)  
voilà les chars qui crient.

II  
— Filons, je ne puis pas manquer le  
train de 8.10.

III  
— Si Smith est obligé de courir, s'écrie  
Brown, il faut que ça soit presse. Il me  
semblait, aussi, que notre horloge retarde.

IV  
— Jones à son tour prend la peur, puis Ver-  
non, puis Fildren, puis toute la colonie des  
maris.

QUELLE LANGUE PARLÈRENT ADAM  
ET EVE

La question de l'ancienneté des langues a soulevé bien des controverses et bien des objections; aussi ne la remettrons-nous pas sur le tapis. Cependant, l'hébreu et le syrien doivent être les deux langages les plus anciens et, par conséquent, c'est l'une de ces deux langues que parla Adam. Certains auteurs prétendent que la langue d'Adam est maintenant perdue. Sur ce sujet, les divagations ont libre cours. C'est ainsi qu'en 1850, Goropius publia un grand ouvrage pour prouver qu'en Paradis, on parlait le hollandais. André Kemp a affirmé que Dieu parla à Adam en suédois; qu'Adam répondit en danois et qu'Eve parla français. Les Persans, de leur côté, croient qu'en Paradis, on parle trois langues: l'arabe, langage persuasif introduit par le serpent tentateur; le persan, synonyme de poésie, par Adam et Eve, et le turc, langue dure et menaçante employée par l'ange Gabriel.



V  
— Mais heu... heu... n'est-ce pas qu'il y a eu... un quart d'heure  
pour le train de 8.10.

LES LARMES

En Perse, on considère les larmes comme un objet très précieux, et pour cette raison on les conserve dans des bouteilles. Dans une procession funèbre, par exemple, le maître des cérémonies fera le tour des assistants et présentera à chacun une éponge, pour que ceux qui pleurent y laissent tomber leurs larmes. Les éponges sont ensuite amassées, et on les presse pour que leur contenu se vide des bouteilles préparées à cet effet.

Si le défunt était un avare, une de ces éponges sèches qui ne laissait jamais sortir d'argent quand on la pressait, on comprend que les larmes aux funérailles sont clair-semées. Tout de même ça doit être d'un effet touchant que de voir le maître des cérémonies faire le tour des assistants et leur demander: "Coulez-vous?" Les Perses supposent aux larmes en bouteilles, une grande puissance pour les guérisons de différentes maladies.

SEPT VISITES

La dame.—Est-il venu quelqu'un pendant que j'étais sortie?  
Servante, (nouvellement arrivée).—Oui, madame, cinq dames, et deux messieurs.  
La dame.—Où sont leurs cartes?  
Servante.—Oh! ce n'était pas nécessaire.  
La dame.—Comment cela? j'aimerais à savoir!  
Servante.—Moi, j'étais à la maison!  
La dame.—Vous?  
Servante.—Oui, madame, et c'était tous des gens pour moi

LES EFFETS DE L'ÉDUCATION

Professeur.—Quand dites-vous: "Un travail de l'intelligence?"  
L'élève.—Quand c'est un homme qui écrit et travaille de sa tête.  
Professeur.—Bien! Et un travail manuel?  
L'élève.—C'est quand un homme travaille avec ses mains.  
Professeur.—Bien. Maintenant, moi, quand je vous enseigne, qu'est-ce que je fais?  
L'élève.—Vous me donnez la volée.

BONNES RÉFÉRENCES

Vieux Gotrox.—Ha! Vous voulez épouser ma fille?  
Jeune Gotrix.—Oui, monsieur.  
Gotrox.—C'est bien superbe; mais je ne connais pas vos antécédents; pouvez-vous me donner des certificats?  
Gotrix.—Ah! les meilleurs possibles.  
Gotrox.—De qui?  
Gotrix.—De mademoiselle votre fille elle-même.

LES TORTURES D'UN CŒUR DE CHATTE



I  
—Miette. —C'est bien ici  
qu'il doit me rencontrer!  
Comme mon cœur bat!

II  
—Où est-il donc?

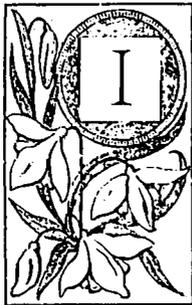
III  
—L'infâme! Il me tra-  
hit.

IV  
—C'est lui! Oui, c'est lui!

V  
— Enfin! murmura-t-elle tendrement.

NOTRE DAME DE LA FAMILLE

LÉGENDE BRETONNE



**I**l y avait Amel le pasteur, et Penhor la blonde, sa femme, qui demeuraient en la paroisse de Saint-Vinol, présentement noyée dans la baie de Cancale. Ils s'aimaient bien. Penhor était blonde et jolie, Amel était fort et bon ; c'était lui qui portait la statue de la Vierge Marie à la procession de la mi-août. Il n'avaient pas d'enfants et cela faisait leur tristesse.

Une fois qu'Amel revenait tout soucieux des champs, il trouva Penhor qui pleurait ; et devant bien pourquoï, il lui dit :

— Ma chère femme vois-tu, ce serait de tisser un beau voile à Marie toujours vierge. En récompense, elle te donnerait peut-être un petit ange à bercer.

Maintenant ce à quoi Amel pensait maintenant, Penhor y avait déjà songé depuis longtemps ; elle avait tissé un voile plus blanc que la neige et transparent comme les brumes de l'été.

La vierge de Saint-Vinol était très riche ; parce que les gens du pays péchaient beaucoup ; mais en voyant ce voile précieux, qui ne payait la rançon d'aucun gros péché, elle fut contente et l'accepta. Amel et Penhor eurent un petit enfant et s'aimèrent davantage auprès de son berceau.

Dès que l'enfant eut ses neuf jours, Penhor le prit dans ses bras et se rendit à l'hôtel de la Vierge.

— Mère, dit elle agenouillée, voici le petit trésor que vous nous avez donné ; nous vous le rendons, ô mère ; qu'il soit à vous et qu'il grandisse promis à votre couleur céleste. Regardez-le, bonne Vierge ; nous l'avons appelé Raoul, comme le père de son père. Regardez-le bien, pour le reconnaître au jour où il aura besoin de vous.

Amel répondit :

— Ainsi soit-il !

Et l'enfant grandit, vêtu de la couleur du ciel.

On ne sait pas si ce fut à cause des péchés de la paroisse de Saint-Vinol où à cause des péchés de toutes les paroisses de la côte ; mais voilà qu'une nuit de grand malheur l'eau de la rivière s'enfla comme le lait bouillant qui franchit les bords du vase ; le vent soufflait, la pluie tombait, la terre tremblait. Toute la plaine se couvrit d'eau, et, quand vint le matin, on vit que ce n'était pas la rivière qui débordait, mais bien la mer.

Elle arrivait, sombre, houleuse, révoitée. Elle avait rompu les barrières posées à son courroux par la main de Dieu. Elle arrivait ; elle ne s'ap-

pelait plus la mer, mais le déluge.

L'église de Saint-Vinol était située sur une hauteur ; les inondés s'y réfugièrent. Mais Amel et Penhor restèrent à la porte de leur maison, bâtie encore plus haut que l'église.

Et quand l'eau vint à eux, ils montèrent au premier étage avec le petit Raoul ; et quand l'eau les y suivit, ils grimperent sur le toit.

L'eau les y suivit encore.

— Mon mari, dit Penhor, Dieu soit loué, nous allons mourir tous ensemble.

— Non, répondit Amel.

— Eh quoi ! songerais-tu à nous abandonner ?

— Non, dit encore le pasteur.

L'eau venait. Il ajouta, debout qu'il était sur l'arrête du toit :

— Prends notre petit Raoul. Je vais t'aider à grimper le long de moi ; tu mettras tes pieds sur mes épaules et tu tiendras ferme.

Penhor se jeta à son cou en pleurant. Elle comprenait.

— Jamais ! dit-elle.

— Dépêche-toi, je le veux ; c'est pour l'enfant. En te soutenant sur moi tu dureras un instant de plus, et peut-être que l'eau s'arrêtera.

Adieu, ma chère femme ; si je meurs et que tu sois sauvée, ce sera bien... Dis à Raoul qu'il se souvienne de son père.

Penhor obéit ; et, dès qu'elle fut montée, l'eau passa sur la tête d'Amel.

Penhor, pleurant tout son cœur par ses yeux, tenait l'enfant. Quand l'eau toucha sa ceinture, elle éleva le petit, après l'avoir embrassé, et lui dit :

— Grimpe le long de moi ; je vais t'aider. Tu mettras tes pieds sur mes épaules et tu te tiendras ferme.

— O mère, fit l'enfant, je ne veux pas !

— Dépêche-toi, moi je le veux. Peut-être que l'eau s'arrêtera. En te soutenant sur moi, tu dureras un instant de plus ; et si tu es sauvé, ce sera bien... Adieu, mon fils chéri ; souviens toi de ton père et de ta mère...

Elle ne parla plus parce que l'eau couvrit sa bouche, et au-dessus des vagues il ne resta bientôt plus que la tête blonde du petit Raoul et un pli de sa robe azurée qui flottait au courant de l'eau.



Samba hors d'habitus. — Depuis le toit d'attraper la poutre, Cécillon ; la queue va casser.

Quand elle eut tout lâché, le lin, les tissus et les fleurs, elle put enfin soulever l'enfant ; et alors elle ne s'étonna plus du poids qu'il pesait. Penhor, sa mère, s'attachait à lui de ses doigts mourants le père s'attachait à la mère.

— Oh ! dit la Vierge, émue et joyeuse à la vue de cette grappe de cœurs, Dieu a fait de belles choses sur la terre.

Et dans un pan de sa robe étoilée, elle mit le père avec la mère, la mère avec l'enfant, — trois amours en un seul et qui n'ont qu'un seul nom, *La famille !* béni ici-bas comme au ciel.

On raconte cette histoire entre Cancale et Pontorson, qui regardent tous deux le mont Saint-Michel.

SABREDACHE DE G...

La semaine dernière je vous faisais voir les propriétés du nombre 7, peut être que neuf vous intéressera, surtout si c'est *wuf*.

PROPRIÉTÉS DU NOMBRE 9

Le nombre 9 est le plus grand et dernier chiffre ; 9 multiplié par un chiffre quelconque de 1 à 9 donne pour produit deux chiffres qui additionnés ensemble égalent 9. Ainsi :

2 fois 9 = 18 qui additionnés = 9
3 " 9 = 27 " = 9
4 " 9 = 36 " = 9
5 " 9 = 45 " = 9
6 " 9 = 54 " = 9
7 " 9 = 63 " = 9
8 " 9 = 72 " = 9
9 " 9 = 81 " = 9

Les premiers chiffres du résultat de la multiplication de 9 suivent une progression ascendante de 1 à 8. Ainsi : 18, 27, 36, 45, 54, 63, 72, 81, tandis que les seconds suivent une progression inverse de 8 à 1. Ainsi : 18, 27, 36, 45, 54, 63, 72, 81.

On remarque aussi si après 15 nous revenons sur nos pas, nous aurons les derniers nombres de la série jusqu'à 81.

Avant : 18 27 36 45
81 72 63 54 retrogradant.

DIEU

Ce mot dans presque ou mieux dans toutes les langues, s'écrit en quatre lettres. Voici :

- Deus en latin.
- Theos " grec. Le th en grec vaut une lettre e.
- Hah " arabe.
- Tewt " langue celte.
- Aydi " turc.
- Syri " perse.
- Aded " assyrien.
- Gott " allemand.
- Dios " espagnol.
- Dieu " français.

Cependant pas de règle générale sans exception il y a.

God en anglais qui n'a que trois lettres.

L'AMOUR FIN 19ÈME SIÈCLE



Jules. — J'ai tout pesé et considéré ; il faut que nous nous marions immédiatement.

Luce. — Tout de suite, avant la saison des eaux ! Pourquoi donc ?

Jules. — Je constate que les dépenses de la période des fiançailles vont trop vite. Et puis, du reste, on se plaint à mon club que je n'y vais plus.

## ACTUALITÉS SCIENTIFIQUES

## LA PRÉVISION DU TEMPS

La météorologie, comme science appliquée, peut-elle conduire au résultat pratique de la prévision du temps ? C'est une question que l'on pose souvent aux météorologistes. Des observations longues et consciencieuses pourront seules élargir le cercle de nos connaissances en cette matière et faire pressentir ou découvrir des cycles de phénomènes et des lois.

Il faut se borner actuellement aux prévisions à courte échéance, précédant les phénomènes atmosphériques de quelques heures seulement. On aurait tort de sourire, cependant, des prédictions adressées par le service météorologique si perfectionné des États-Unis. Bien des tempêtes annoncées par ce service, ne se sont manifestées dans nos régions par aucun phénomène violent apparent.

Voici quelques règles élémentaires à ce sujet.

Lorsque l'on voit les nuages marcher dans une certaine direction, on peut, quelle que soit la hauteur du baromètre, en déduire qu'un centre de dépression existe sur la gauche du courant nuageux dans une direction à peu près perpendiculaire à ce courant. Si, par exemple, les nuages marchent de l'ouest à l'est, un centre de perturbation se trouve dans le nord. Il se trouve dans le sud-est, si les nuages viennent du nord-est, dans l'ouest s'ils viennent du sud, etc. En général la dépression est d'autant plus importante et son centre d'autant plus proche du lieu d'observation que la vitesse des nuages est plus grande et le baromètre plus haut.

Si la baisse barométrique a été lente et considérable, l'aire des basses pressions a une vaste étendue ; cette étendue est restreinte si le baromètre a baissé peu et vite. D'autre part, la dépression se rapproche ou se creuse si le baromètre baisse ; elle s'éloigne ou se comble pendant qu'il se remonte, et son centre est au plus près au moment du minimum barométrique. Il est d'ailleurs, facile de reconnaître de quel côté elle arrive, puisque la position du centre est toujours indiquée par la perpendiculaire au vent des nuages. Généralement, on peut dire que la baisse du baromètre accompagne le beau temps. Pendant les journées où le soleil et la pluie se succèdent fréquemment, le baromètre baisse pendant tout le temps que dure une éclaircie ; dès qu'il cesse de baisser, le ciel se couvre de nouveau et la pluie recommence lorsqu'il remonte. La hausse du baromètre accompagne le mauvais temps, qui persiste ordinairement jusqu'à une nouvelle baisse, une *baisse lente*, régulière et modérée, de 1 ligne ou à peu près, du baromètre, indique qu'une dépression passe au

loin ; elle n'amène pas de changement notable du temps. Une *baisse soudaine*, même quand elle ne dépasse pas une ligne, annonce toujours qu'une perturbation se produit dans le voisinage ; cette perturbation occasionne généralement des coups de vent ou des averses de courte durée. Si la baisse est considérable, de 3 à 4 lignes, elle présage une tempête. Une forte baisse, *lente et continue*, annonce des mauvais temps de longue durée ; ces mauvais temps seront d'autant plus accentués que le baromètre sera parti de plus haut et descendra plus bas.

Une *hausse brusque* du baromètre lorsque celui-ci est autour ou au-dessus de la pression moyenne, et le temps au beau, annonce toujours l'arrivée prochaine de la dépression sous l'influence de laquelle le baromètre ne tarde pas à baisser.

Une *hausse rapide* survenant lorsque le baromètre est bas, annonce un beau temps de courte durée ; mais si la hausse est considérable, on peut compter sur plusieurs jours de beau temps. La constance du sens de conduit à la relation suivante, connue sous le nom de loi de Buys-Ballot, entre la direction du vent et la pression barométrique dans l'hémisphère nord, surtout à la surface de la mer où les modifications locales sont plus faibles : "Tournez le dos au vent, le baromètre sera plus bas à votre gauche qu'à votre droite." Mais la direction du vent implique en même temps la direction dans laquelle se trouve le centre du tourbillon, et la loi de Buys-Ballot peut encore être formulée ainsi : "Tournez le dos au vent étendez le bras gauche, il sera sensiblement dans la direction du centre du tourbillon." Cette loi est très importante pour les marins isolés au milieu de l'Océan ; elle leur permet de connaître avec une grande approximation, la direction dans laquelle se trouvent les centres de dépression, où les vents sont particulièrement dangereux et de prendre les mesures nécessaires pour les éviter.

Plusieurs jours avant l'arrivée d'une bourrasque et avant même que le baromètre ait commencé à baisser d'une manière sensible, on voit apparaître dans le ciel, en longues bandes parallèles, des nuages fins, délics, qui sont les premiers avant-coureurs des mauvais temps ; on les appelle *cirrus* ; ils sont formés de petites aiguilles de glace flottant à des hauteurs considérables, atteignent et dépassent même 30,000 et 40,000 pieds.

Peu à peu, le ciel prend un aspect blanchâtre laiteux, favorable à la production des *halos* ; puis apparaissent les *cirro-cumulus* ; le ciel est alors *ponnelé*, suivant l'expression vulgaire. Bientôt ces nuages augmentent en étendue et en densité. Ils se transforment en *cumulus* ou balles de coton, d'abord isolées, dans les éclaircies desquelles on aperçoit par intervalles les cirrus des couches supérieures ; les cumulus s'abaissent de plus en plus, l'horizon se couvre et le ciel prend peu à peu cet aspect particulier qui caractérise l'approche de la pluie. Cette succession d'aspects divers s'observe dans la portion antérieure des bourrasques en même temps que la baisse du baromètre s'accroît. Lorsque le centre du tourbillon est passé et que la pression commence à se relever, le ciel se découvre, par instants et les alternatives de nuages et d'éclaircies, les averses et les giboulées, sont les phénomènes qui se produisent d'abord dans la partie postérieure. Le baromètre continuant à monter, les nuages disparaissent peu à peu et le temps revient au beau. Cette situation persiste jusqu'à ce qu'une nouvelle bourrasque ramène la

## POLITIQUE DE PROTECTION



M. Mospout. — Hello, Hampton ; du tuyau de poêle aux jambes ! Est-tu dans la ferblanterie, maintenant ?

M. Hampton. — Pas du tout ; je vais voir mademoiselle Bouledeneige ; et je n'ai pas encore été présenté au nouveau chien du papa.

même suite de phénomènes.

Tels sont les principes élémentaires généraux d'après lesquels une personne observant le baromètre pourra tirer de ces observations, sinon des certitudes, du moins des probabilités souvent utiles au sujet du régime du temps.

## IL FAUT SAVOIR SE TAIRE

Citoyen marquant. — Vous nous plaisez comme candidat, mais répondez nous donc à cette question : "Êtes-vous en faveur de la loi qui permet les mariages avec la sœur de sa défunte femme ?"

Candidat. — Puis-je demander si monsieur est marié ?

Citoyen. — Oui, monsieur.

Candidat. — Votre femme a-t-elle une sœur ?

Citoyen. — Oui.

Candidat. — Votre femme est-elle ici présente ?

Citoyen. — Non.

Candidat. — Eh bien ! moi ma femme est ici présente, et elle a une sœur aussi, alors vous comprenez...

## SUR PAROLE

Le juge. — Croiriez-vous cet homme sous serment ?

Pat. — Non, votre honneur, à moins qu'il jure de dire un mensonge.

## PAS D'ARGENT, PAS DE SUISSE

Bunting. — Ce pauvre Jack ! dire qu'il n'a plus un seul ami dans le monde !

Larkin. — Comment ! A-t-il perdu son argent ?

## LYCEUM



Il avait d'abord été annoncé qu'à ce charmant petit théâtre on jouerait "H. M. S. Pinafore," mais le programme a été changé et on a continué "La Mascotte" Mercredi, "Olivette" était annoncée, et sera joué jusqu'à la fin de la semaine. Tout le monde connaît cet opéra, et c'est toujours un nouveau plaisir que d'aller l'entendre. Qu'on en profite, car samedi soir sera donné la dernière représentation.

Il y a maintenant des matinées les lundis, mercredis et samedis. Cela ne manquera pas d'attirer la foule, nous en sommes certains.

## UNE PETITE FÊTE DE FAMILLE



Jeune femme rentrant chez elle après deux jours d'absence. — Au nom du ciel, John, qu'est-ce que ça veut dire ! Est-ce le feu ou les voleurs qui ont passé par ici ?

John. — Non, ma chère : je m'ennuyais tant de toi, que j'ai été obligé de prier quelques amis de venir me consoler hier soir. Je crois qu'ils sont repartis.

DÉFIEZ-VOUS DES PONIES



— Ohioi !  
— Qu'as-tu donc, Frank ?  
— J'ai sorti mon pied de l'étrier, et le cheval m'a pilé sur l'orteil.

LES BÊTES PARLENT-ELLES

A n'en pas douter chers lecteurs, aimables lectrices, et, tout d'abord, à ne considérer que notre pauvre humanité, il est incontestable que les bêtes parlent, parlent beaucoup trop même. Mais les autres aussi parlent, les rampants, les ailés, les quatre pattes, tous ces humbles ont leur langage, se communiquent très bien leurs craintes, leurs besoins, leurs désirs, leurs volontés : si l'émission vocale, articulée, est insuffisante, comme ils supplient par le geste ! Point ne leur est besoin de grammaire pour atteindre le grand but de l'éloquence humaine qui est la persuasion.

Examinez bien une fourmière et la belle organisation sociale et économique qui préside à toutes les évolutions de ces bestioles tour à tour ménagères, guerrières, tendres et féroces.

Et les abeilles ! Leur reine commande et est obéie mieux qu'aucun souverain de la terre—car elle n'a pas de parlement—et de ses ordres si bien exécutés ressort une discipline féconde qui assure la pâtée grasse aux présents et aux futurs.

Et les hirondelles ! Ces météorologistes déconcertants pour la science humaine. Qui ne les a vues se rassembler aux corniches de quelque vieux clocher et fuir tout d'un coup, à tire-d'aile devant un orage que les observatoires muets ne savent pas nous annoncer.

La thèse serait belle et longue à soutenir, mais n'est pas en sa place ici ; je crois que quelques anecdotes qui feront suffisamment ressortir le langage que les bêtes ont entre elles, seront mieux goûtées.

Un de mes amis qui a fait un long séjour aux Indes m'a raconté qu'à Singapore certain couvent de bouzes avait dressé quelques éléphants à aller quêter. Aux heures des meilleures siestes, étendu sur une chaise dans sa véranda, mon ami voyait infailliblement passer un vieil éléphant, avec une clochette suspendu au cou, et portant une sibile au bout de sa trompe. Alors il jetait une obole dans la sibile en lui disant : "tiens, voilà pour tes bouzes," puis comme l'éléphant le regardait d'un air attendri, il lui jetait un gâteau en ajoutant : "tiens voilà pour toi." Sans lâcher sa sibile ni son contenu, l'éléphant avalait dévotement le gâteau.

Après quelques jours, l'éléphant revint doublé d'un autre, et ce jour-là il y eut double ration ; puis après ce fut toute une famille, puis une série de petits éléphants. Une surala, quoi !

Mon ami dut renoncer aux moelleuses siestes sur sa véranda.

Ma pauvre Rosette, ma belle jument mirabelle était d'une bien méchante humeur tant qu'elle fut fringante et devançante à la course. Les pauvres voisins d'écurie avaient des rudes coups de dents et des ruades endiablées à est suyer d'elle. Mais la guerre de 1870 vint qui la mit bien bas. Elle attrappa un froid qui la fit tousser et traîner lamentablement.

Immuable et morne devant son auge elle ne touchait plus à foin ni à paille, mais gourmandait encore bien son avoine. Sans rancune, les voisins si maltraités jadis, lui faisaient mille joyeuses caresses lui léchaient le cou, les naseaux, mangeaient aussi inconsciemment le foin et la paille par elle délaissés, et ne lui laissaient ni paix ni trêve, tant qu'à son tour, elle n'avait pas mangé la portion d'avoine que ces pauvres bêtes avaient à son intention laissée dans leurs auges.

Et sa queue futillaie d'aise en songeant au relief, du lendemain. Dès midi sonné, il partait, le brave Médor, puis fuisait un crochet, il allait dans une ferme voisine, trouver une vieille compagne de chasse. Une épagnole perdue de rhumatismes, et là, l'excitant par ses gambades, ses joyeux aboiements, il l'entraînait vers le plan du village, devant l'étal du boucher, pour qu'elle eut sa part au festin. Lorsque la pauvre bête ne put plus se remuer, dans sa gueule gloutonnée Médor lui apportait un bon morceau de viande.

Il lui eut été si agréable de l'avaler !

(Dans un square à Montréal.)

Pierrot.— Qui diable chante dans cet arbre ?

Pierrette.— Ça, Pierrot, c'est un maudit pin son, ou quelque enjoleuse de fauvettes.

Pierrot.— Ça chez nous ! nous ne le tolérerons pas ; nous avons chassé les hirondelles, nous ne sommes pas pour supporter les pinsons et les fauvettes. Pierrette, ma mie, va vite chercher les trois ou quatre commères ; moi, de mon côté, je vais ramener quatre à cinq bons pierrots. Rendez-vous ici et puis à l'avant !

Et voilà comment dans Montréal, vous n'aurez plus un pauvre petit chanteur mais des légions de moineaux.

N'en doutons plus les bêtes parlent. Elles nous parlent ainsi et de leur mieux, avec ce doux regard de haut en bas, si éloquent de naïveté et de tendresse. Elles nous disent bien des choses, et nous infligent une bien rude leçon. Car, elles, se conformant à la loi de la nature, savent reconnaître la supériorité de l'homme et dès lors s'inclinent à son joug bien volontiers. Et nous, orgueilleux humains, nous n'en sommes plus à compter nos révoltes contre Celui qui nous a créés, placés au suprême échelon de son œuvre. Nous le nions parfois ; en tout cas, nous le méconnaissons bien, quand nous le supposons capable, Lui, l'Éternellement bon, l'Éternellement juste, d'avoir fait inégale distribution de ses dons, d'avoir oublié les petits et les humbles.

RACINE L'A DIT :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

GUSTAVE D'EVZIN.

Montréal, 19 juin 1891.

UNE PENSION DE VILLÉGIATURE



Ethel. Vous nous garanti sez le confort madame Wiggins ? Les draps sont-ils bien nets ?  
Madame Wiggins. — S'ils sont nets ! Il n'y a que moi qui aie couché dedans.

## DÉSIRÉE

### IV

(Suite)

Le Bolloche entendait en imposer dès l'abord. On ne le prendrait pas pour un fainéant à bout de ressources, las de rouler et mendiant un asile, non, sûrement : ni pour un homme sans caractère qu'on peut commander comme un enfant. La première nonne qui l'apercevait ne s'y tromperait pas !

Enfin la route monta. Un moulin blanc se dressa vers la droite, et le moulin touchait l'hospice. Avec une bande de pré qui les séparait, ils occupaient tout le sommet de la colline. Les voyageurs s'arrêtèrent un peu.

En face, au bout du chemin, deux corps de bâtiments très élevés s'avançaient en angles ouverts, masquant le reste de la maison, qui ne montrait ainsi que ses deux bras tendus. Un mur d'enceinte tournait autour et descendait la pente de l'autre côté. Des cimes d'arbres, aux feuilles nouvelles, le dépassaient ça et là. Toutes les fenêtres étaient ouvertes.

Le Bolloche poussa l'âne jusqu'au pied d'un perron, et attendit.

C'est là comme dans une ruche : on n'est jamais longtemps sans voir une abeille sortir. Une cornette parut, et dessous une sœur toute petite, toute jeune et toute brune.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Celle qui commande ici, répondit sévèrement Le Bolloche.

— Est-ce pour lui vendre quelque chose ? La bonne mère est très occupée, voyez-vous, et si c'était pour cela. . .

— Est-ce que j'ai l'air d'un marchand ambulancier ? répondit Le Bolloche. Vous n'y êtes pas du tout, Mademoiselle, — il insista sur le mot, sachant fort bien qu'il s'émancipait d'une tradition respectueuse, j'ai à lui parler, une affaire à lui proposer, et même une bonne affaire.

La sœur jeta un coup d'œil sur les voyageurs, le coffre, les trois pots de basilic.

— Je comprends, dit-elle, mon petit bonhomme : je vais la chercher.

Et elle se détourna si prestement qu'il ne put savoir si elle avait disparu derrière le pilier de droite ou celui de gauche.

— Petit bonhomme, grommela-t-il, en voila une péronnelle, pour m'appeler petit bonhomme !

Il se laissa glisser le long du marchepied et se tint debout, les rênes de corde passées autour du bras, la chéchia impertinente posée en arrière, un peu de côté.

Une ombre courut sur le vitrage cintré du cloître, et une autre sœur parut au seuil de la porte, de taille moyenne, celle-là, mais si frêle qu'elle paraissait petite. Ses mains quelle avait jointes sur sa robe noire, étaient blanches et transparentes. Il eut été difficile de dire son âge.

Tous les traits de son visage très-fins s'étaient encore amincis par la fatigue et l'effort dévorant d'une âme ardente. On n'y voyait cependant pas une ride. Elle avait dans le regard quelque chose d'enfantin, et en même temps le sourire compatissant de celles qui ont vécu. Sa coiffe cachait la couleur de ses cheveux. C'était " la bonne mère ", une grande dame qui gouvernait deux cents pauvres et soixante religieuses d'un signe de ses doigts de mère.

Elle considéra un instant l'équipage arrêté devant elle. Le coin de sa bouche mince se

souleva involontairement, par une surprise de sa nature qui était vive et enjouée dans le monde. Mais tout de suite la volonté reprima ce mouvement désordonné. Et elle dit, de sa voix qui n'avait ni timbre ni chant, mais très douce pourtant :

— Vous venez pour entrer chez nous ?

Le Bolloche, un peu déconcerté, répondit :

— Oui, Madame, si vous avez de la place.

— Nous vous en ferons une, mon ami, et nous vous servirons de notre mieux.

— D'ailleurs, je ne vous demande pas la charité, j'apporte mon ménage.

— Et jusqu'à votre chat ?

— Tout cela est à vous, reprit-il en désignant d'un geste large l'âne, la voiture et le chargement ; je n'y mets que deux conditions

— Lesquelles ?

— Tout à l'heure une de vos inférieures. . .

— Vous voulez dire une de nos sœurs ?

— Oui. Je suis un ancien soldat, voyez-vous : pour moi, tout ce qui n'est pas un supérieur est un inférieur. Eh bien ! votre sœur m'a appelé " petit bonhomme ", je n'aime pas cela.

— Il faudra nous pardonner si nous recommençons, dit la sœur, sur le visage de laquelle le même sourire léger reparut : c'est un peu l'usage chez nous.

— Et puis, je voudrais savoir si on a la liberté de son opinion ici ? Je préfère vous le dire tout de suite, je ne crois pas à grand-chose, moi, je ne suis pas dévot, je ne fais pas de mômeries. Et si on n'a pas la liberté de son opinion, je me remène !

Le Bolloche disait cela de son plus grand air. Il s'aperçut avec étonnement que la sœur souriait pour tout de bon, d'un sourire si épanoui, si profond, si jeune, qu'il en perdit contenance.

— Dame, fit-il, puisque c'est mon opinion !

— Ne craignez rien, répondit-elle, nous avons plusieurs petits bonshommes qui pensent comme vous.

Puis elle descendit le perron et vint donner la main, pour l'aider à sortir de la voiture, à la mère Le Bolloche, tout effarée des audaces de son mari.

Celui-ci avait déjà commencé à dételer l'âne.

— Conduisez-le à l'écurie, dit la sœur, là-bas. . . oui, c'est cela. . . tournez à gauche. . . devant vous maintenant.

Autour de Le Bolloche s'étendaient de nombreux bâtiments de service, porcherie, écurie, poulailler, étables, et sur la pente de la colline, du côté opposé à celui de l'entrée un vaste champ de seigle avec des cordons de pommiers nains.

Dans les allées se promenait une population lente, voûtée, cassée trébuchante, de vieillards. Il y avait autant de béquilles que de jambes saines. Le vent maussade qui, là-haut, chassait des nuées fumeuses, aurait pu sans se gêner, coucher à terre ces pauvres ruinés. En les regardant, Le Bolloche s'attendrit sur son état. Il détela l'âne, l'attacha devant une érèche, et le combla de foin. " Toi, au moins, dit-il, tu ne souffriras pas. "

Ensuite il se mit à décharger la voiture, et commençant par la bourriche, il enleva les baguettes qui retenaient captifs le coq et la poule. À peine sorti, le coq battit des ailes et chanta. La poule se frotta le bec aux touffes d'herbes de la cour et picora sans le moindre trouble.

Le vieux Le Bolloche, qui avait en ce moment la comparaison triste, leva les épaules.

— Les bêtes, murmura-t-il, ça ne s'aperçoit de rien : ici, là-bas, tout leur est égal.

Et, du revers de sa manche, il essuya une larme que, heureusement, personne n'avait vu couler.

### III

C'étaient bien des ruines, en effet, ces pensionnaires de Jeanne-Jughan, ruines de toutes sortes et de toutes provenances. Les uns avaient toute leur vie miséré, les autres étaient déchu d'une petite aisance ou même d'une fortune. Les causes qui les avaient amenés là, dans cet abri ou la charité se faisait aveugles pour les recevoir, variaient peu : c'étaient le malheur pour quelques-uns, l'inconduite pour beaucoup.

Certains avaient usé vingt professions, couru l'Europe et l'Amérique, photographié des noces de boutiquiers à Paris, ramassé des escargots pour les restaurants, cueilli de la mousse pour les fleuristes dans les bois de Viroflay et lacé des bœufs sauvages dans les prairies de la Plata ; ils avaient essayé de tout, n'avaient pris pied nul part, et, traqués par la faim, ne s'étaient remisés chez les petites Sœurs qu'avec l'espoir secret d'en sortir encore.

Tous ils vivaient de la vie commune, mais non pas de la même manière. Des rencontres de goûts et d'origine, des similitudes de métiers ou de souffrances même les groupaient en petites compagnies, pour la promenade ou le travail.

Car on travaillait, à l'hospice : oh ! pour rire, à des travaux d'enfants qui laissés au caprice de chacun, ne duraient guère, et ne rapportaient rien. D'aucun tisserands, dans une salle basse, poussaient la chaise une heure ou deux ; une demi-douzaine de tailleurs passaient des fils dans des déchirures d'habits déjà reprisés ; des campagnards soignaient les vaches et le cheval, coupaient de l'herbe ou tressaient des paniers : au beau temps, la femaise rémoussait les plus valides, pendant huit jours, dans un petit pré : d'un bout de l'année à l'autre, ceux qui pouvaient tenir une bêche remuaient un demi-mètre de terre ou coupaient une mauvaise herbe dans un jardinet qui leur est concédé en propre, et dont ils aménageaient la culture au gré de leur esprit, celui-ci en potager, celui-là en verger minuscule, l'autre en parterre fleuri.

Il y avait aussi des paresseux incorrigibles ou des impotants qui ne faisaient rien. Autour d'eux, pour eux, la charité veillait, peinait et souriait. Afin qu'ils pussent se reposer pleinement, elle ne prenait pas de repos. On l'eût dit riche, tant elle trouvait de moyens d'être aimable et secourable. Sa patience n'avait presque point de limite. Elle pratiquait l'art ingrat d'être maternelle avec les vieux.

Le Bolloche eut rapidement son groupe. C'étaient tous les anciens soldats, épars jusque-là et flottants dans la population de l'hospice.

L'éloquence du vieux sous-officier, sa prestance, l'éclat magique des galons dont ils voyaient le rayon d'or sur la manche d'invalides, les avaient attirés. Ils l'écoutaient volontiers. Au milieu d'eux, Le Bolloche retrouvait l'illusion de la caserne et du commandement.

Bataillon très mêlé sans doute, où toutes les armes se confondaient et dont plusieurs dignitaires arrivaient des compagnies de discipline. Mais qu'importait ? Ils étaient du métier. On mettait les campagnes en commun. Chacun disait la sienne, souvent la même et jamais de la même façon. Ils avaient une manière à eux de parler de la guerre. Chacun n'avait vu qu'un petit coin du champ de bataille.

Beaucoup étaient restés l'arme au pied une demi-journée sous la pluie des obus éclatant. Leurs récits donnaient une idée mesquine et tronquée des choses militaires. Ils s'y complaisaient pourtant et y revenaient

sens cesse, à propos d'un détail qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir dit.

Les jours de sortie, ceux qui rentraient de la ville avec un journal lisaient aux autres des nouvelles merveilles. On s'échauffait à propos des armements prodigieux de la Russie ou de l'Allemagne, des fusils capables de percer des troncs de chêne de 50 centimètres, d'une poudre sans fumée, d'un bateau sous-marin, d'une expérience de torpilles.

Les plus chauvins donnaient le ton, les vieux relevaient jeunes, un ferment des anciennes fièvres glorieuses leur courait dans le sang. Alors, c'étaient des défis à tous les peuples ennemis, des jurons d'amour pour la patrie française, des prédictions de victoires. Tous ils voyaient l'armée victorieuse passant la frontière, et se ruant sur les rivages du Rhin : ils croyaient en être, ils pillaient, ils tuaient, ils s'enivraient, et s'endormaient dans les petits draps blancs des vaincus.

Dans ces moments-là, Le Bolloche était superbe. Il les empoignait tous, avec sa voix encore frappée au timbre des alcools de cantine. Le pas s'accélérait, les cannes se levaient, les bras rhumatisants s'étendaient en avant. Pauvre bonshommes ! Leurs cœurs de troupiers français n'avaient pas vieilli !

D'habitude, ils causaient de ses sujets passionnants autour du seigle, dont les épis commençaient à montrer le nez. Et là-haut, sur la terrasse de l'hospice, quand une sœur posait, étouffée de tant d'animation, elle s'arrêtait un moment.

D'un oeil tranquille, elle suivait ces guerriers et les comptait, craignait toujours que le compte n'y fut pas. "Voilà nos petits vieux qui parlent de la guerre", pensait-elle. Le genre de plaisir qu'ils y prenaient lui était complètement étranger. Mais elle n'était pas fâchée de les voir si martiaux.

Cela lui faisait l'impression que font aux mères les garçons qui jouent aux soldats de plomb, tapageusement. Puis satisfaite de son inspection, la cornette blanche s'en allait. Les petits vieux ne l'avaient pas aperçue.

Le régime n'était pas dur. Le Bolloche avait même qu'il ne lui déplaisait point. Il avait l'illusion de l'activité et la réalité du repos. Ses compagnons donnaient pleine satisfaction à son goût de gloriole. Il mangeait bien, souffrait peu de sa jambe, respirait huit heures par jour l'air des collines que vivifiait le cours prochain d'une grande rivière, étendue et ramifiée à l'infini dans la campagne verte comme la nervure bleue d'une feuille de chardron.

Et cependant il dépérissait. Les rides creuses de ses joues se creusaient davantage. Il avait des moments de mutisme et de sauvageries auxquels les sœurs ne se trompaient pas. Sœur Dorothée avait essayé d'une ration supplémentaire de tabac, un moyen pourtant bien efficace. Le Bolloche avait pris, remercié, fumé ; il ne s'était pas regaillard.

Peut-être qu'il voudrait voir sa femme plus souvent, avait songé la sœur. Et, au lieu de deux fois par semaine, Le Bolloche s'était rencontré chaque jour, dans un corridor de l'hospice, avec sa femme, très bien habituée, elle, très douce et effacée, là comme ailleurs.

Ils causaient un peu. Mais ils n'avaient pas grand chose à se dire, n'ayant jamais eu la même humeur, et n'ayant plus la même vie. Le bonhomme ne revenait pas plus gai de ces visites de faveur.

A force d'y songer, sœur Dorotée eut une inspiration.

L'ayant aperçu qui, au milieu de son parterre, le pied sur la pelle, immobile, regardait obstinément la partie basse de la ville, les horizons voilés où les maisons, les rues, les jardins, n'ont plus de forme arrêtée, et ne sont

plus que des nuances dans la gamme adoucie des lointains, elle devina sa pensée.

—C'est votre fille qui vous manque ? dit-elle.

Le Bolloche, qui n'avait pas vu la sœur tressaillit à ce mot. Son vieux visage devint dur, ses yeux s'emplirent d'un feu sombre, il n'aimait pas qu'on sut ses affaires, et la découverte d'un chagrin qu'il était trop fier pour confier à personne le blessait comme une indiscretion.

Mais bientôt, l'émotion que ce nom lui avait causée : "votre fille", fut la plus forte. Il ne fut point maître de s'y abandonner ; elle l'emporta tout entier, elle le changea.

Ses traits se détendirent, et humblement, doucement, d'un ton où perçait l'aveu de sa longue souffrance, il répondit :

—C'est vrai.

—Pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt ? reprit la sœur. Depuis cinq semaines que vous êtes ici, vous ne l'avez pas vue.

—Non.

—Voulez-vous que je lui écrive de venir ?

—Oh ! oui !

—Vous l'aimez bien, cette Désirée ?

Il n'eut pas la force de répondre. Ses mains tremblaient sur le manche de sa pelle, et ses yeux, qu'il avait détournés, voyaient sans doute en songe, debout dans l'herbe du pré, l'enfant qui venait à lui.

Le soir, quand sœur Dorothée demanda à la supérieure la permission d'écrire, elle ajouta :

—Ce petit vieux est incroyable : on dirait que c'est lui qui est la mère.

Et ayant couvert une feuille de papier d'une écriture inégale et hâtive, elle la mit à la poste à l'adresse de Désirée.

#### IV

Si la jeune fille n'avait point encore visité ses parents, ce n'avait pas été faute d'y songer. Mais l'aïeule était tombée malade assez gravement, et, malade, elle était comme beaucoup d'infirmités, d'une exigence extrême. La solitude lui faisait horreur. Il avait fallu la soigner, la veiller, ne jamais la quitter.

A peine laissait-elle Désirée sortir le temps d'aller acheter des provisions, un peu au-delà de l'octroi. Comment eût-elle permis une course à l'hospice, qui, vu la longue distance, eût pris toute une matinée ! Désirée avait dû attendre et les semaines avaient coulé.

La lettre de sœur Dorothée arriva en pleine connaissance de la malade, et ces deux causes combinées : instances d'un côté, santé renaissante de l'autre, décidèrent l'aïeule.

—Va, ma petite, dit-elle. Sois le moins longtemps possible. Tu me rapporteras des nouvelles d'Étienne.

Elle ne pensait guère à sa bru, ni autrefois, ni à présent. Étienne seul l'occupait.

Désirée partit aussitôt. Elle était contente à la pensée de revoir les siens, contente aussi d'être libre et de la beaté du jour. Il faisait un temps gris perle si léger que tous les rayons du soleil le traversaient, un de ces ciels de fin de mai qui habituent les fleurs au grand soleil d'été.

Les stellaires étoilaient les talus de la banlieue. Des deux côtés de la route, quand Désirée passait, des moineaux perchés sur les toits, sur les vieux murs, s'envolaient en troupes, avec un petit cri d'appel si gai, si vif, qu'il semblait à Désirée que son cœur s'envolait aussi. Il n'allait pas d'ailleurs bien loin, pas plus qu'eux.

Sa nature n'était pas rêveuse, mais plutôt agissante et vaillante. Elle songait à des commandes qu'il fallait livrer dans la semaine, à une lessive qu'elle aurait bientôt, à un semis de volubilis qu'elle avait fait le long de

la maison, et qui commençait à lever, mais surtout au moyen d'apprendre à tresser le rotin et l'osier, maintenant que son métier d'enfance périssait.

Elle avait mis sa robe bleue, un col blanc attaché par une broche de cornaline et un chapeau, — pour un si long voyage ! — composé d'un seul ruban bleu chiffonné sur du tulle noir. C'était ce qu'elle avait de plus beau. D'autres qu'elle eussent trouvé la toilette bien pauvre. Mais elle s'en inquiétait peu, n'ayant souci, pour le moment, que de plaire à ceux qu'elle allait voir.

Elle était sûre d'y réussir. Et ainsi faite, songeant, pour le résoudre, au problème toujours compliqué de sa vie de travail, elle marchait sans se presser sur la route où des brises folles, soufflant au travers des haies, s'amusaient à faire tourner des pincées de poussière.

Avant d'entrer à l'hospice, Désirée s'arrêta devant le moulin, un peu lasse, un peu rouge, afin de reprendre haleine et de relever ses cheveux dont la masse trop lourde, détachée par la marche, lui tombait sur la nuque.

La route, à quelques pas de là, finissait. Un tertre au gazon pelé par les pieds des muletts portait le moulin blanc. Les quatres ailes viraient d'un mouvement puissant, avec un doux gémissement de bois qui plie, comme il en sort des mâts de navire ou du joug des bœufs en labour. Le vent montait de la rivière. Et Désirée était charmante, tête nue, la taille cambrée, les bras écartés pour nouer ses cheveux d'or.

C'est précisément à quoi réfléchissait un jeune meunier qui, sans qu'elle l'aperçut s'était accoudé à la lucarne du moulin.

De tout temps les meuniers ont passé pour philosophes et méditatifs. Je parle de ceux des hauteurs : leur métier les y porte. Ils tiennent de l'ermite et guetteur de phare. Une partie de leur vie se passe à attendre, l'autre à laisser travailler le vent. Ils voient de grands horizons, et les choses petites au-dessous d'eux quand leur nature n'y est point rebelle, les meuniers ont beau jeu pour songer.

Celui-là ne sortait pas de la tradition. Son large feutre enfariné coiffait une assez belle tête de garçon, un peu molle, mais intelligente : des yeux bruns, des joues sans teint et une bouche légèrement relevée dont tout le visage prenait un air de goguenardise : signe distinctif de l'espèce. Il s'avança encore un peu dans la lucarne, et dit :

—Vous n'avez pas l'air bien pressée, Mademoiselle ?

Ce sont là de ces phrases banales par lesquelles, dans le peuple, les inconnus se tâtent, et manifestent l'intention d'engager un brin de causerie. Elle le regarda, surprise et ne lui trouvant pas les yeux trop hardis, répliqua.

—Ni vous non plus, à ce que je vois.

—Que voulez-vous ? reprit-il, quand le moulin va, les meuniers n'ont rien de mieux à faire que de regarder les filles qui passent ; c'est un joli métier : même quand ça va le mieux, on a de la liberté.

—Tous les métiers ne sont pas de même, fit Désirée en soupirant.

Elle renoua la bride fanée de son chapeau, et se détourna pour s'en aller. Mais elle lui plaisait évidemment, car il la retint en demandant : Que faites-vous donc ?

—Pailleuse de chaises, répondit-elle. Autrefois c'était bon. Nous gagnions notre vie. Et puis ça s'est perdu. Mon père a été obligé de se mettre à l'hospice. Un bon travailleur, pourtant, je vous assure, jamais en retard, point dépensier : tout le monde l'aimait.

—Il est à Jeanne Jughan ?

—Oui, et ma mère aussi ; je vais les voir.

—Alors, vous êtes comme orpheline chez vous, Mademoiselle Rose ?

—Non pas Rose, dit-elle en riant : Désirée.

Ils se regardèrent un moment, riant tous deux de la façon drôle dont il lui avait demandé son nom. Elle ajouta :

—Je ne suis pas si seule que vous croyez : j'ai ma grand-mère avec moi.

—Vous habitez loin ?

—De l'autre côté de la ville proche l'octroi. Grand-mère est aveugle.

—Aveugle ! répéta le jeune homme, ce ne doit pas être gai pour vous ?

—C'est surtout triste pour elle.

—Mais alors vous ne sortez guère ?

—Presque pas.

—Le dimanche, n'est-ce pas, un tour à la foire ou bien dans les assemblées ?

—Jamais, fit Désirée, comme si cette supposition l'eût offensée je n'y vais jamais !

Elle se mit à rougir, subitement devenue confuse du tour intime que prenait la causerie. Lui au contraire montrait ses dents blanches. Il avait l'air tout content.

—Je vous erois, Mademoiselle Désirée, et ça se voit bien sans que vous le disiez. Au revoir donc !

—Bonsoir, Monsieur !

A peine eut-elle tourné le coin de la haie, qu'elle se sentit toute dépitée. S'arrêter ainsi à causer dans les chemins ! Comment avait-elle fait cela ? Et que de choses elle avait racontées en peu de temps : son père, sa mère, l'aïeule, la vie qu'on menait à la maison ! il lui faisait dire tout ce qu'elle voulait.

Et lui, prudemment, savait se taire. Comme il était adroit pour enjôler les filles, ce garçon ! Avant de pénétrer dans la cour, comme elle était cachée par le mur elle retourna la tête rapidement, et jeta un coup d'œil du côté du moulin. La lucarne était vide, toute noire sur le mur blanc. "Heureusement, pensa Désirée, qu'il avait l'air honnête et que personne ne m'a vue."

Elle monta les marches du perron, et demanda son père.

Le Bolloche était dehors, au milieu d'un espace découvert et sablé qui s'étendait au bas du champ de seigle. On l'avait pris pour arbitre d'un coup de boule douteux, et courbé, il mesurait avec sa canne la distance contestée.

Une dizaine de joueurs, ses compagnons, penchés en cercle, étaient absorbés par l'attrait de cette vérification. Ils se relevèrent tous ensemble, et Le Bolloche aperçut Désirée qui dévalait le long du champ, sa robe bleue froissant les pommiers maïs et la bordure de fraisiers hardiment fleurie par dessous.

—Ma fille, dit-il.

C'était un événement, ces vingt ans dans un asile de vieillards, cette santé rayonnante au milieu de toutes les décrépitudes humaines. Les camarades de Le Bolloche, leurs boules à la main, regardaient venir la jeune fille.

Presque tous sans famille, ayant roulé partout sans s'attacher nulle part, isolés d'ailleurs par leur âge et enserrés déjà dans cette demi-mort du refuge que la charité ne peut déguiser complètement, ils respiraient comme un parfum cette apparition qui s'avancait. Tous en étaient réjouis. Elle rappelait à chacun quelque souvenir cher.

—Elle ressemble à une belle cantinière que j'ai connue dit l'un.

—Si elle avait les cheveux sur le front ne jurerait-on pas une actrice du café du cours Dajo ? reprit un autre, un ancien marin dont la mémoire refluaît très loin en arrière à la vue de Désirée.

Un troisième murmura un nom que personne n'entendit. Sa tête, branlant par saccades, s'abaissa vers sa poitrine, deux larmes

tombèrent sur les chiffons de laine dont ses pieds malades étaient enveloppés, et nul ne sut quelle image lointaine de femme ou de jeune fille saluait à travers les temps, l'émotion de cet abandonné.

Ils virent Le Bolloche s'avancer vers Désirée, passer son bras sous le sien, et s'enfoncer dans l'allée qui coupait les champs à mi-côte. Tirés de leur extase, ils s'entregardèrent les uns les autres d'un air dur. Ils étaient jaloux de l'ancien sergent. Personne ne venait ainsi pour eux. La partie de boule fut laissée là.

Le Bolloche et la fille se promènerent d'abord tous deux dans l'allée. Il était rayonnant. Son bonheur se doublait de la fierté de marcher près d'elle. Il jouissait des étonnements qu'elle provoquait. Il la considérait, comme pour réhabituer ses yeux à chacun des traits de son enfant. "Ah ! petite, disait-il, petite, que je suis content ! Je ne puis vivre sans te voir !" Il ne pouvait dire autre chose.

Puis la mère Le Bolloche vint les retrouver. On monta vers l'hospice dont il fallu faire le tour, vers le grand verger entouré de mur qui ne s'ouvrait que par faveur aux parents en visite. Et alors la conversation s'engagea. Désirée avait dû se mettre entre les deux vieux. Ils lui parlait en même temps, chacun de ce qui l'intéressait.

Les moindres choses du domaine revivaient dans leur souvenir avec une merveilleuse intensité de tendresse et de regret. C'est incroyable tout ce qu'un pré, une maison et une pauvre aïeule qu'on a laissés peuvent fournir de questions.

Désirée répondait de son mieux. La joie des siens l'épanouissait aussi. Elle n'avait pas le temps de penser à elle-même. Et cependant, chaque fois qu'elle arrivait au détour d'une certaine allée, l'ombre des ailes du moulin, franchissant les murs, accourait au de-

vant d'elle, l'enveloppait, semblait vouloir l'enlever au passage.

Désirée en éprouvait un petit frisson. Elle s'imaginait, bien à tort peut-être, et sans avoir la liberté d'y penser, d'ailleurs, que ces grands bras d'ombre l'appelaient et qu'il y avait là-bas, par une fente ignorée du moulin, des yeux bruns qui la suivaient.

(A continuer.)

**JOURNAL DE LA JEUNESSE.** — Sommaire de la 965<sup>e</sup> livraison (30 mai 1891).  
TEXTE: Les Jumeaux de la Bonzarque, par H. Meyer. — Nuages et dépêches lumineuses. — L'École d'application de l'artillerie et du génie, par E. Dupont-Erembourg. — Empoisonnement par les modes, par Duplessis. — Une poursuite, par Mue de Nanteuil. — Jeanne d'Arc, par Mme Gustave Demoulin. — Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.

ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

**LE MUSEE DES FAMILLES.** (58<sup>e</sup> année), paraissant deux fois par mois, public dans son No. du 15 Mai 1891: *Les dix doigts de Jean Ruthé*, par Sixte Delorme. — *Les vieux almanachs*. — *Le Salon de 1891*, par G. Migeon. — *Dans la Sierra*, par A. Bourliac. — *Les résidences favorites de la Reine d'Angleterre*, par C. Amery. — *Une obsession*, par S. Blandy. — *Sous lui*, par Louise Mussat. — *Causerie de quinzaine*. — *Science en Famille*, par L. Balthazard. — *Mosaique*, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS par J. Wagner, G. Fallot, A. Maignan, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

## LYCEUM OPERA HOUSE

Coin des rues Ste-Catherine et St-Dominique.

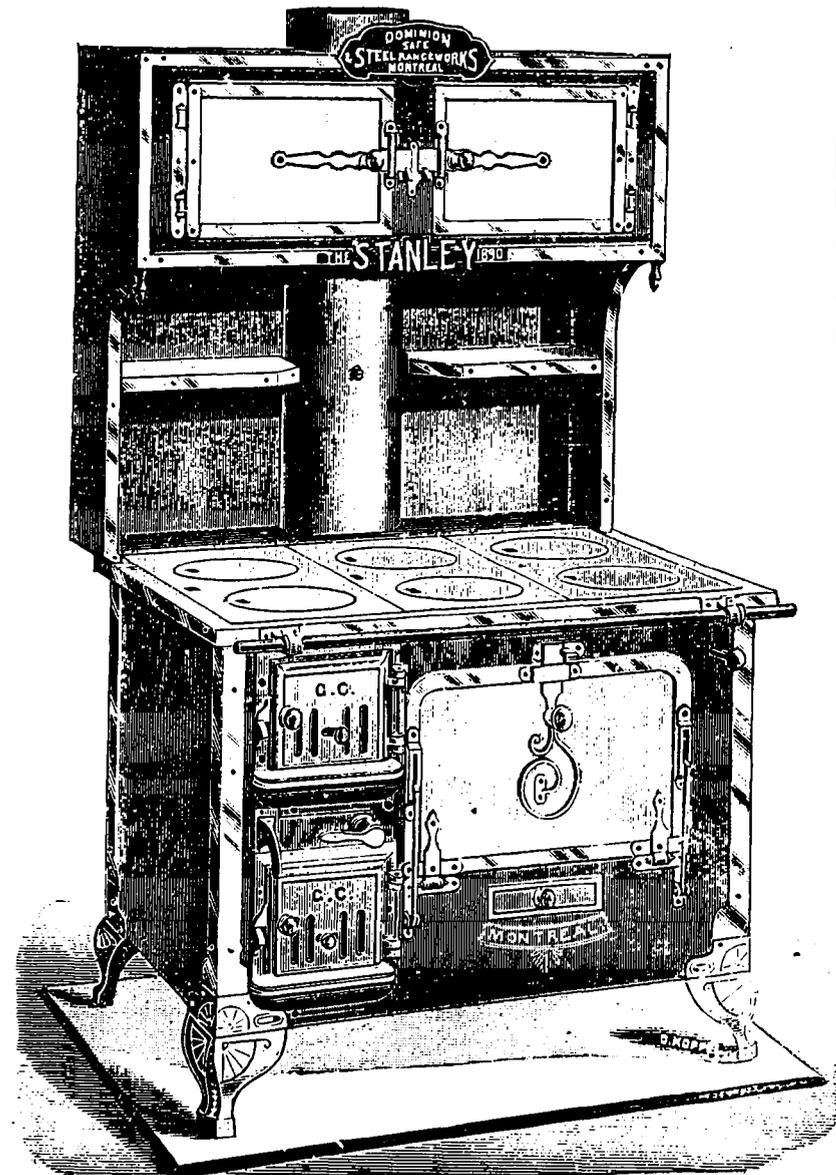
MERCREDI, JEUDI, VENDREDI & SAMEDI,

## OLIVETTE.

ADMISSION: 10, 20, 30, 40 et 50c, selon le site.  
Bureau des loges, aux salles des pianos de New-York.

W. W. MOORE, Gérant.

La semaine prochaine: *Les Cloches de Cornucille*.



**GODEF. CHAPLEAU**  
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier  
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL  
Téléphone Bell 133.  
Téléphone Fédéral 828.

# DYSPEPSINE

— LE —  
**GRAND REMEDE AMERICAIN**

— POUR LA —  
**DYSPEPSIE**

**GUERIT RADICALEMENT**

*L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,*

— AINSI QUE —

**LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES**

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

**LE SILLON** revue littéraire et artistique mensuelle — 16 pages. 3 fr. par an. — Poésies, nouvelles, chroniques, etc. — Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861. — Correspondance littéraire. Notes et Querries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas.  
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.



Nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il arrête la chute des cheveux et en active la croissance.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**  
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

## "LA NOUVEAUTÉ"

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES

**Le Numéro, 5 Cts.**

PARIS, 35 Rue de Verneuil

**MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville,**  
516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**  
32 and 34 Frankfort Street, New-York

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

**Rhume, Bronchite, Etc.**

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame.  
Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST-GABRIEL

**ARISTIDE BELAIR,**  
*Contracteur - Menuisier,*

218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

### "LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT, Sommaire du No 59. Mois de Mai 1891.

SOMMAIRE. — Avis divers. *La Savoie Littéraire*: Nomination. Cours de l'Hotel de Ville, par M. Jules Canton. *La France et le monde littéraires*: M. Fagnet à la Sorbonne, par M. J. Auguste Sage. Plainte, par M. Adolphe Tessier. Le Génie lyrique de Lamartine, par Auguste Lacausade. — Hotel de ville, cours de Menard, par M. Vel. Académie de Macon: Le Centenaire de Lamartine, par M. Jules Levallois. A Massenet, par Mme Henriette Weil. — Conférence faite à la 3ème séance du salon, par M. Eugene Ledrain. Le Bonhisme et les promenades bouddhiques, par M. Jules Canton. Variétés. Théâtres et Concerts.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122  
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**  
CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

### SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE du Dr NEY

Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.



Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU DR NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faut-il d'empres, nous ne donnons que quelques extraits de ceux de ces attestations.  
Le Rév. Sœur A. Boute, de l'Hôpital Général de St-Boniface, Manitoba, dit:  
"Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. Si il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."  
St-Boniface, 8 juin 1887. Sœur A. BOUTE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave. C'est la personne d'un âge de 22 ans, asthme chronique et très depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui prescrivis la fameuse SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours ordinaire. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé est excellente de puis ce qu'il a pris. Je n'ai donc qu'à louer de l'usage de cette excellente préparation."  
St-Félix de Valois, G. DESROSIERES, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

Francos par la poste sur réception du prix SEUL PROPRIÉTAIRE.

**L. ROBILTAILE, Pharmacien**  
JOLIETTE, P. Q.

## ATTRACTION SANS PRECEDENT Plus de Un Million distribué



### LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et

Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous avons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

*Ed. J. Bourgeois*  
*J. J. Early*

Commissaires.

Nous, soussignés, banques et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank  
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.  
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.  
CARL KOHN, Président Union National Bank.

## GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans,  
MARDI, 14 JUILLET 1891

Prix Capital . . . \$300,000

100,000 Billets dans la roue.

### LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$200,000, soit.....	\$200,000
1 PRIX DE \$100,000, soit.....	\$100,000
1 PRIX DE \$50,000, soit.....	\$50,000
1 PRIX DE \$25,000, soit.....	\$25,000
2 PRIX DE \$10,000, soit.....	\$20,000
5 PRIX DE \$5,000, soit.....	\$25,000
25 PRIX DE \$1,000, soit.....	\$25,000
100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
200 PRIX DE \$200, soit.....	\$40,000
500 PRIX DE \$200, soit.....	\$100,000

### PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE \$300, soit.....	\$30,000
100 PRIX DE \$200, soit.....	\$20,000

### PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$100, soit.....	\$99,900
999 Prix de \$100, soit.....	\$99,900
<b>2,104 Prix de montant à \$1,004,000</b>	

### PRIX DES BILLETS:

Billets Complets, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5; Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout. **IMPORTANTE.** Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour reprendre nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *franchis de port.*

**N'OUBLIEZ PAS** que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.

# Rue ST-DENIS

## LOTS A BATIR

Le meilleur placement maintenant offert aux acquéreurs de notre ville :

### \$10 A \$20

### COMPTANT

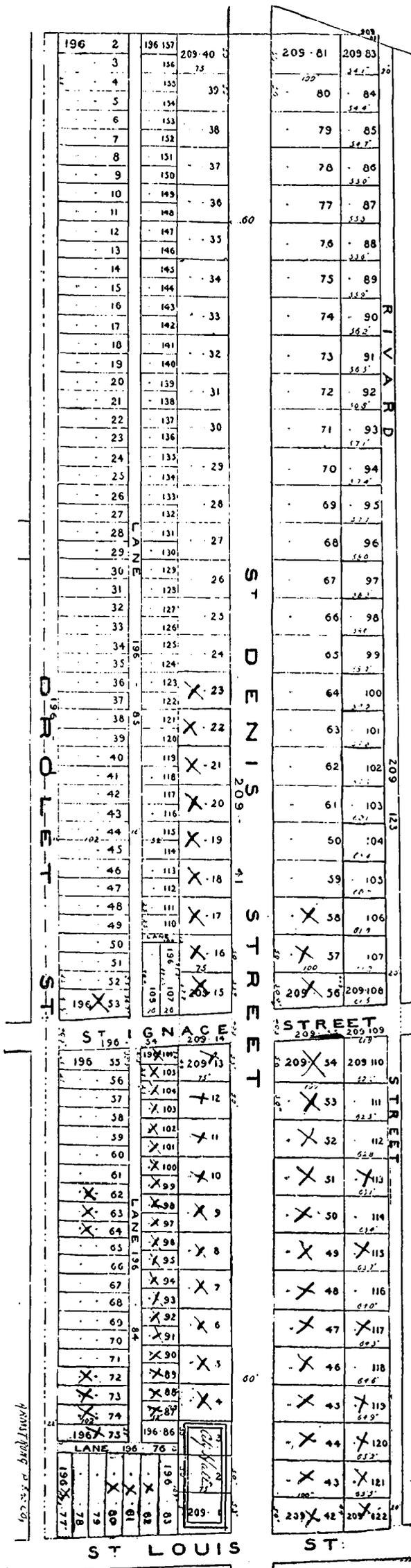
et la balance par paiements mensuels de

### \$5 A \$10

**PARENT FRERES,**

46 Rue St-Jacques,

MONTREAL.



Au nombre de nos acquéreurs sont Messieurs :

Morris.—Un lot, No. 23.

McDougall.—Deux lots, Nos. 21 et 22.

Lusher.—Quatre lots, Nos. 20, 19, 18 et 80.

S. H. Robillard. Deux lots, Nos. 17 et 81.

L. O. David. Trois lots, Nos. 16, 52 et 50.

Greaves.—Deux lots, Nos. 11 et 12.

Hon. Wilfrid Laurier.—Un lot, No. 44.

Mr F. R. Alley.—Sept lots, Nos. 53, 13, 54, 42, 43, 12, et 122.

M. R. Neville. Un lot, No. 10.

M. F. Poirier.—Un lot, No. 9.

M. J. Bessette.—Un lot, No. 8.

M. Patterson.—Trois lots, Nos. 6, 7 et 82.

M. McPherson.—Un lot, No. 90.

M. Lamoureux.—Un lot, No. 89.

M. Trudel.—Un lot, No. 4.

M. Rowan.—Trois lots, Nos. 58, 57 et 53.

M. Campeau. Deux lots, No. 51 et 113.

M. Archambault.—Deux lots, Nos. 49 et 115.

M. Bédard.—Deux lots, Nos. 46 et 48.

M. Dumas. Deux lots, Nos. 47 et 117.

M. McCabe.—Un lot, No. 45.

M. Ruffet.—Un lot, No. 120.

M. Charrette.—Un lot, No. 119.